

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12<sup>ME</sup> ANNÉE, No 575—SAMEDI, 11 MAI 1895

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HONORABLE DENNIS BARRY, JUGE DE LA COUR DE CIRCUIT, DÉCÉDÉ

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 MAI 1895

## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Notes mondaines, par Eugène Fourrier. — L'honorable juge Barry. — Pour les dames (avec gravures). — Etudes historiques : Notre-Dame de Portneuf, par Régis Roy. — Le pain quotidien. — Un savant, par Benjamin Sulte. — Carnet du *Monde Illustré*. — Primes du mois d'avril : Liste des numéros gagnants. — Récit d'un vieux soldat (avec gravure), par Jean des Erables. — Histoire naturelle (avec gravure), par Georges Brunelle. — Le tour du monde à pied : M. G.-J. Thaler. — Carnet de la cuisinière. — Notice nécrologique. — Notes et faits. — La plume qui roule. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Feuilletons : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin. — Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg.

GRAVURE. — Portrait de l'honorable Dennis Barry, juge de la cour de Circuit, décédé. — Beaux-arts : Le pain quotidien. — A travers le Canada : Buckingham : La chute : Rivière-du-Lièvre : Mine de High Rock : Débarcadère de High Rock : Chute de High Falls. — Gravures de mode. — Portrait de G.-J. Thaler.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Un matin de l'été dernier, un heureux hasard—le hasard est parfois bon—me fit rencontrer, sur l'admirable terrasse de Québec, un grand et solide gaillard, à la tête énergique, à la figure joyeuse, un beau type d'officier—il avait été, du reste, lieutenant au 65e—un ami de dix ans, malgré la différence d'âge qui nous éloignait l'un de l'autre, Ferdinand Charbonneau.

J'avais connu Charbonneau près du berceau de *La Presse*, de ce journal qui, admirablement dirigé dès ses débuts par M. W. Blumhardt, est arrivé aujourd'hui à une circulation que nous n'osions pas rêver alors.

Excellent garçon, instruit, travailleur, cette nature franche et loyale plaisait à première vue ; quand on avait fait plus ample connaissance avec l'homme, on l'estimait sincèrement car on savait que l'on pouvait compter sur lui.

Charbonneau prenait donc l'air plein d'oxi-

gène du vieux Québec et, en le voyant en emplit ses poumons vigoureux, respirant la santé, je me dis qu'il appartenait à cette catégorie des forts destinés à voir grandir quatre générations.

Nous causâmes longuement du temps que nous avions passé à *La Presse*, de notre vie de journaliste que nous aimions, malgré ses difficultés et ses déboires, et nous constatâmes les progrès rapides que fait la presse française en notre pays.

Il arrivait des provinces maritimes, enchanté de son voyage, et partait pour le Nord-Ouest.

Après les admirables vues de la mer, les étranges vagues de cette autre mer, la prairie, presque sans bornes.

Sous le souffle des vents d'Ouest ou du Nord, cette prairie semble toutefois s'animer, dit-on, certains jours, et quand l'Aquilon fait onduler les hautes herbes de la plaine, on croit voir des flots se mouvoir dans cet océan végétal.

Mais l'horizon est immense et morne, le plan est monotone et c'est la longueur de vision sans arrêt pour l'œil habitué aux accidents de terrain qui porte, paraît-il, au cerveau, déconcerte les idées, amène un dérangement de l'esprit. Les exemples ne sont pas rares.

D'aucuns affirment que c'est ce brusque changement de nature, ce boncoeur trop tranché qui a bouleversé Charbonneau, déjà éreinté par le surmenage intellectuel.

J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette explication, mais ce que je ne sais que trop c'est que ce bon ami, auquel tout souriait, est revenu malade de ce voyage et qu'il a succombé au mal.

Pauvre garçon ! il n'était marié que depuis peu et c'est pendant qu'il était à l'hôpital qu'un enfant, un fils qu'il aurait chéri, a vu le jour, sans qu'il ait pu l'embrasser.

Et ce petit n'aura jamais connu son père ! Puisse l'avenir lui être doux et lui donner tout ce qu'il promettait à ce pauvre Charbonneau !

\*\*\* La mort a été cruelle—ne l'est-elle pas toujours—pendant ce renouveau qui donne naissance aux violettes, aux perce-neiges et aux lilas.

Le chanoine Moreau, ancien aumônier des Zouaves pontificaux canadiens, vient de quitter ses braves compagnons d'armes, ses amis dont il fortifiait l'âme pour mieux les préparer au combat.

D'autres que moi et qui l'ont mieux connu diront ce qu'il a été comme prêtre et comme aumônier.

Ses zouaves l'aimaient et le vénéraient ; ils avaient raison, car c'était un homme remarquable et aimable, un type de prêtre-soldat.

C'est chez Hébert, notre sculpteur qui se taille une réputation dans le bronze, que j'ai vu pour la première fois l'abbé Moreau—en plâtre—car Hébert, mû par une pensée touchante, toute de reconnaissance, avait choisi pour sujet de son premier médaillon—il y a de cela vingt ans—son ancien confesseur de bataillon.

C'était, un essai, son début et je ne vous dirai pas que c'est un chef-d'œuvre.

Depuis, Hébert a travaillé, bûché comme un nègre et vous verrez, qu'un de ces jours, il fera une œuvre remarquable avec le même sujet.

\*\*\* Le socialisme—cet ennemi mortel de la république—serait-il sur le point d'entrer dans les spasmes de l'agonie ? Je ne sais, mais les nouvelles de la célébration de la fête du 1er mai sont des plus rassurantes.

En France, tout s'est bien passé, même dans les plus grands centres ouvriers. La plupart des fabriques n'ont pas chômé et la journée s'est terminée sans incident.

A Londres, même calme.

En Allemagne, les démonstrations n'ont présenté aucun intérêt.

L'Autriche a été un peu plus bruyante. Quatre-vingt mille ouvriers se sont rassemblés devant le parlement pour demander l'établissement du suffrage universel, mais l'ordre n'a pas été troublé. Donnez leur le suffrage universel.

A Rome même, en ce temps de crise italienne, tout s'est borné à des discours.

En Espagne, à Lisbonne, ville socialiste par excellence, tous les ouvriers ont chômé le 1er mai, sans autre démonstration que des défilés de corporations.

Dans notre continent américain, où l'on est très monté d'ordinaire sur cette question, on n'a aucun désordre à signaler. Il y a eu différents défilés de société dans les grandes villes, mais pas de désordres.

Pourquoi, maintenant ?

C'est que, à mon sens—ce n'est qu'une humble opinion—au printemps, le travail reprend, le chômage forcé cesse, et que l'ouvrier peut facilement défilé de l'ouvrage, du pain.

En Amérique surtout, le 1er mai étant l'époque du déménagement, chacun a assez à s'occuper de ses propres affaires sans éprouver le besoin de rechercher la solution du problème de l'extinction du paupérisme.

Tant mieux !

\*\*\* Des savants illustres, des découvreurs dont le nom est immortel, Jenner, Pasteur, Roux, ont réussi, à préserver ou à guérir l'humanité de terribles fléaux, par des injections de liquides spéciaux.

La variole, la rage, la diphtérie sont vaincues par la science.

Ces découvertes étonnantes ont conduit certains hommes à faire des expériences d'inoculation avec des liquides divers, mais les résultats, publiés dernièrement, semblent appartenir plutôt au domaine de la fantaisie que de la science véritable.

Je vais vous en citer cependant quelques uns, tout en conseillant de ne pas trop les prendre au sérieux et surtout de vous garder d'en faire l'expérience.

C'est ainsi que, d'après un de ces pseudo-savants, "une personne inoculée avec du géranium devient ardente, aventureuse, curieuse.

"Le traitement par le muse rend le sujet aimable. La rose engendre l'avarice, l'effronterie, la passion des procès !

Diable ! Il faut se défier de la rose.

"La violette produit la dévotion, l'amour du mysticisme."

"La menthe est recommandée pour le commerce et la politique."

Pour cette dernière, je crois que la plume de l'auteur a trahi sa pensée et qu'il a eu l'intention—excusez le mot—d'écrire *menterie*.

"L'aillet est méchant ; la fleur de fraisier indécise ; le lis obstiné ; la fleur de trèfle amoureuse."

Le trèfle est appelé à un grand succès, si les expériences dont il a été l'objet se confirment.

"Les inoculations de benjoin plongent l'âme dans la méditation."

Le benjoin doit être recommandé aux belles-mères.

"Pour les artistes, les inoculations de chien-dent indien et de verveine développent le goût des beaux-arts et de la science joyeuse."

Le gouvernement devrait bien enjoindre à tous les professeurs, instituteurs et institu-

trices de faire vacciner leurs élèves avec du chien-dent indien et de la verveine.

— L'ambre est spéciale au génie. C'est une source d'inspiration."

Des inoculations d'ambre ! Cela me rend rêveur et ne m'inspire pas du tout. Comment peut-on s'y prendre pour inoculer une personne avec de l'ambre !

Mystère ! et je m'arrête là.

Qui donc trouvera le liquide envié dont l'inoculation produira le moyen de faire fortune ou fera disparaître le paupérisme ?

Quel savant découvrira une méthode certaine pour couper la queue du diable, que tant de mortels se sont épuisés à tirer depuis la création du monde, et qui semble être plus solide que jamais ?

\*\*\* Je vous parlais, la semaine dernière, de la nécessité de donner aux élèves des écoles les plus élémentaires quelques notions de botanique, ne serait-ce que pour leur apprendre à reconnaître les plantes vénéneuses, comme le marin canadien que Jules Verne fait figurer dans un de ses romans.

Ce brave mathurin se moquait un peu d'un savant naturaliste qui s'épuisait à classer toutes ses plantes et ses cailloux d'une manière scientifique.

— A quoi bon vous donner tant de peine, monsieur le docteur, lui disait-il, moi, je ne vois que deux espèces de choses dans tout ce qui pousse : " ce qui est bon à manger et ce qui ne l'est pas."

Il oubliait, l'excellent matelot, qu'il faut déjà avoir un peu étudié pour en arriver à bien établir cette classification, et je crois bien qu'il a dû risquer de s'empoisonner plus d'une fois, s'il a goûté à toutes les plantes qu'il a rencontrées.

Les empoisonnements de cette sorte ne sont pas rares et, justement, pas plus tard que la semaine dernière, un brave cultivateur de St-Constant vient d'en être victime.

Il se reposait près d'une barrière, quand la fantaisie lui prit de manger des racines qu'il découvrit à ses côtés et qui lui parurent excellentes.

C'était de la cigüe—ce que l'on appelle vulgairement de la carotte à Moreau.

Malgré tous les soins, le malheureux expira quelques heures plus tard.

Étudiez la botanique, mes amis.



## NOTES MONDAINES

### APRÈS LE DINER

Dans le salon où les invités s'étaient réunis après le dîner, il s'était formé de petits groupes : les jeunes filles caquetaient dans un coin, près du piano ; les dames s'étaient emparées des sièges et parlaient chiffons et disant du bien des absentes, comme c'est l'habitude, tandis que les hommes, debout, discutaient gravement sur les événements politiques.

Dans le groupe des dames surtout, la conversation était animée.

— Vous savez la nouvelle, mesdames ? interrogea une ravissante blonde. Nous allons bientôt revenir aux modes Empire.

— Ce sera charmant ! s'écrièrent toutes les invitées.

— Oui, reprit la blonde, la taille courte, la

jupe longue, nous ressemblerons aux Merveilleuses.

— Malheureusement, soupira une rousse à l'air mélancolique, les hommes resteront aussi laids. Ah ! ils ne changent pas.

— C'est vrai, dit la blonde, les messieurs n'ont aucun goût et manquent d'imagination ; ils ne sortiront jamais du chapeau à haute forme et de l'habit noir, et ils sont aussi gais que leur costume.

— Ils ont l'air de croque-morts, dit la rousse.

— Ils portent le deuil de leur jeunesse, ajouta la maîtresse de la maison avec un sourire malin. Ils se marient vers le déclin et n'ont plus à nous apporter que leurs regrets.

— Ne parlons pas de ces messieurs, prenons un sujet plus intéressant, reprit une dame ; j'aime beaucoup les modes actuelles. Pour l'été, je ne trouve rien de plus gracieux que la blouse russe sur une chemise de soie.

— Étiez-vous au dernier lawn-tennis de Mme de Kerbois ? interrogea la blonde. Mme Renouard avait un costume exquis : jupe et jaquette en laine douce ; c'était très joli.

— Aussi joli que mal porté, ajouta une dame.

— Il est vrai, reprit la blonde, que cette pauvre Mme Renouard est tellement mal faite que rien ne lui va.

— Moi, dit une brune, ce que je préfère pour le tennis, c'est un coton léger brodé au plumetis.

— Ou encore, ajouta la maîtresse de la maison, des foulards sergés avec impression à teintes plates, genre anglais.

— Au dernier bal des Duval, reprit la blonde, vous rappelez-vous la robe de la femme du Dr X... ? de la toile de rideau ! On ne s'habille pas d'une façon aussi ridicule, son mari ne devrait pas la laisser sortir.

— Son mari, dites-vous ? demanda une voisine. Est-ce que les hommes y entendent quelque chose.

— Qu'est-ce que cela leur fait ? exclama une amie.

— Je vous assure, reprit la blonde, que M. de Séran ne me permettrait pas de me montrer à son bras si j'étais mise avec mauvais goût.

— Nos maris tiennent à ce que nous leur fassions honneur, conclut la maîtresse de la maison, parce que cela flatte leur amour-propre ; nous n'y sommes pour rien.

\*\*\*

Les jeunes gens, le monocle à l'œil, étaient entassés au fumoir, ils énuméraient leurs pertes aux cartes, accusant amèrement la deveine qui semblait s'attacher à leurs personnes ; quand ils furent las de fumer de mauvais cigares, ils vinrent empester l'air du salon et ils prirent place autour des tables de jeu.

Les hommes mariés, les gens graves, devaient entre eux ; baissant la voix, clignant de l'œil d'un air entendu, ils donnaient des conseils au gouvernement, indiquaient les grandes lignes qu'ils se traceraient s'ils étaient appelés au pouvoir.

— Je suis partisan de la réforme de l'impôt, opinait le maître de la maison, candidat à la députation ; il faut l'établir sur une assiette solide, en baser la perception de telle sorte qu'il s'adresse surtout aux détenteurs de la fortune publique.

Très bien raisonné, approuva un invité pauvre ; un impôt sur les riches.

— Je crois avoir résolu le problème, reprit modestement le maître de la maison.

— Vraiment ! répondirent en chœur les hôtes. Faites-nous part de votre projet.

— Il est très simple ; je vous dirai d'abord, que depuis que j'ai quitté les affaires, je n'ai qu'un but, me consacrer au bonheur de mon pays ; je réfléchis, je cherche. Qu'est-ce qui

pourrait le mieux répondre aux légitimes aspirations du peuple, si ce n'est une équitable réparation de l'impôt ? J'ai conçu une idée qui, je crois, trancherait la question. C'est tout bêtement d'établir un impôt sur les pardessus ; le pauvre n'a pas de pardessus.

— Comme c'est trouvé ! s'écrièrent les invitées.

— Soixante-quinze dollars par an pour les pelisses, reprit le maître de la maison, cinquante dollars pour les pardessus ordinaires.

Une discussion s'engagea sur le nouvel impôt.

\*\*\*

Un vieux bourgeois se détacha du groupe et s'approcha des jeunes filles.

La conversation devait être intéressante, les visages étaient animés, l'attention paraissait grande.

— Et vous, mesdemoiselles, de quoi parlez-vous ? leur demanda-t-il.

Une adorable fillette de quinze ans se tourna vers lui et l'air radieux, le regard brillant, elle répondit en découvrant ses dents blanches.

— Mais de l'amour, commandant ; de quoi voulez-vous que nous parlions ?

EUGÈNE FOURRIER.

## L'HONORABLE JUGE BARRY

La ville de Montréal vient de perdre, en la personne de Son Honneur le juge Barry, un de ses magistrats les plus connus et l'un de ses citoyens les plus respectés.

Le juge naquit à Cork, en Irlande, en 1835, et, dès l'âge de huit ans, suivit sa famille qui vint se fixer au Canada, à Rockwood, Ont., où son père se lança dans les affaires.

C'est donc à l'Académie de Rockwood que le jeune Dennis Barry fit ses premières études, qu'il termina ensuite au collège Regiopolis, de Kingston, et même au collège de Montréal, où il étudia la théologie ; l'Université Laval le vit un instant sur ses bancs, mais c'est à l'Université McGill qu'il termina ses études légales et qu'il obtint le titre de bachelier.

Ses nombreuses occupations comme avocat n'empêchèrent point cet homme actif de trouver encore des instants à consacrer à un tout autre genre d'études qu'il affectionnait tout particulièrement : la milice, et il obtint un brevet de capitaine.

Très populaire, fervent catholique, s'occupant très activement de politique et d'administration municipale, il fut choisi par ses compatriotes comme président de la société Saint-Patrice.

En 1869, il épousa Mlle Kathleen, fille de Michael Morgan, marchand, de Sorel.

L'hon. juge Barry siégeait depuis huit ans sur le banc de la Cour de Circuit.

Il était depuis assez longtemps souffrant, mais personne n'eut pu croire à un dénouement si fatal et surtout si rapide, et c'est avec stupéfaction qu'on apprit, la semaine dernière, que ce magistrat estimé, qui siégeait encore le samedi précédent, avait succombé, à 330 hrs du matin, à une péritonite aigüe, malgré les efforts des docteurs Brodeur, Macdonald et Roddick, appelés en toute hâte pour le secourir.

Sa mort a causé de profonds regrets, et laisse un grand vide au palais où l'honorable juge ne comptait que des amis.

Dans la ville d'Ottawa on ne voit ni hannetons (barbeaux) ni blattes des cuisines (coquerelles). Lorsque, par hasard, on y a introduit de ces insectes, ils ont succombé sans pouvoir se propager.

## POUR LES DAMES



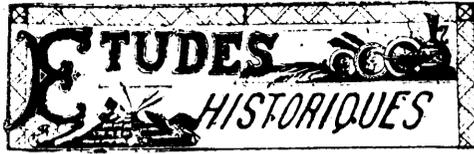
1 ET 2. TOILETTE AVEC LARGE PLI POUR GRAND DEUIL.

1 et 2. Toilette avec large pli, pour grand deuil.—Le large pli en biais simule la coupe d'une robe princesse. On garnira de dépassants de crêpe anglais sur la robe de crêpon diagonal, et on posera des garnitures de forme triangulaire au corsage et à la jupe. Jupe cloche à large pli derrière. Sur le devant, adapter un pli en pointe fait séparément et doublé de mousseline raide sur 7 pouces au bas et 2½ en haut. L'ornement des côtés, en crêpe, a 14 pouces de long sur 5 de large ; on le doublera de mousseline à doubler. Corsage de doublure agrafant devant sur lequel on posera d'abord des pièces d'épaule, en crêpe, descendant obliquement de l'encolure au-dessous de bras, ensuite on adaptera le dessous du corsage qu'on repliera comme l'indique le dessin. Le pli a 6 pouces de large en haut et 2½ au bas, il est cousu à droite et agrafe à gauche, à hauteur de poitrine seulement. Ensuite, il se rabat en blouse au-dessus de la ceinture drapée, faite de biais de crêpe et s'agrafant en dessous. Cravate drapée de même. Manche avec manchette en pointe de 10 pouces de haut, fermée au milieu, et col en crêpe de 2½ pouces se rabattant sur la cravate. Ornement de boutons de bois noir mat.

3 et 4. Costume avec chapeau et voile pour grand deuil.—La robe est en foulé noir, garni de crêpe anglais. Le corsage ferme devant. Il est orné d'un empiècement plat en crêpe et d'un plastron plissé de 7 pouces de large en haut et 2½ au bas. Les devants sont bordés de biais de crêpe de 5 pouces. Le dos est tendu plat et forme quelques plis à la taille. On mettra le corsage sur la jupe et on posera au bas un biais de crêpe de 8 pouces, drapé sur 3 pouces. La jupe cloche est ornée à gauche du lé devant, d'un pli plat de crêpe sur mousseline à faux ourlet. Il a 6 pouces. Choux de crêpe aux manches et au corsage. Chapeau de crêpe avec nœuds en crêpe et voile demi long de 39 pouces sur 28 de large, posé en biais avec petite pointe sur le chapeau.

La popularité d'un homme d'Etat dans son pays se mesure, le plus souvent, au mal qu'il a fait au reste de l'humanité.—G.-M. VALTOUR.

Sans que nous en devinions la cause, certains jours naissent pour nous voilés de toutes les tristesses de nos souffrances passées, de toutes nos craintes pour l'avenir. Qu'ils sont lourds à porter !—CLAIRE BAUER.



## NOTRE-DAME DE PORTNEUF



Il est impossible d'assigner la date précise des premiers établissements français faits à Portneuf.

Ce n'est qu'après la fondation de la société des Cent-Associés, que des établissements fixes se formèrent sur les lieux renfermés dans la suite dans les bornes de la seigneurie de Portneuf.

Une dizaine d'années après la formation de cette compagnie, un de ses membres, Pierre Robineau, commença un établissement sur les bords de la rivière Portneuf. Il fit faire des défrichements, mettre plusieurs arpents de terre en état de culture, sans cependant avoir aucun titre qui lui assurât la propriété des terrains qu'il mettait ainsi en valeur.

Le 16 avril 1647, un titre en forme de la

concession de la seigneurie de Portneuf fut donné par la compagnie des Cent-Associés, non pas à Pierre Robineau, mais à Jacques Le Neuf de la Potherie.

« Notre plus grand désir, était-il dit dans ce titre, ayant toujours été d'établir une forte colonie de naturels Français en la Nouvelle-France, afin que, par leur exemple, les peuples sauvages des dits pays fussent instruits en la connaissance de Dieu et réduits à une vie civile, sous l'obéissance du roi, nous avons reçu volontiers ceux qui se sont présentés pour nous aider en cette louable entreprise, et spécialement quand nous avons reconnu qu'ils étaient disposés d'entreprendre la culture de quelques parties des terres concédées à notre compagnie, par le défunt roi de glorieuse mémoire ; c'est ce qui aurait mu notre compagnie de donner et concéder au sieur de la Potherie une lieue et demie de long du fleuve Saint-Laurent, sur trois lieues de profondeur dans les terres, ainsi qu'il est porté par la délibération de notre compagnie du 5 janvier 1636, depuis lequel temps le sieur de la Potherie se serait mis en possession de pareille quantité de terre situées sur le dit fleuve Saint-Laurent, depuis le ruisseau au-delà de la roche, jusqu'au Cap-du-Sault et en a joui en

LA MODE.—3 ET 4. COSTUME AVEC CHAPEAU ET VOILE POUR GRAND DEUIL.—(Extrait de *La Saison*)

conséquence de la dite délibération, sans qu'il lui en ait été expédié aucune lettre de concession, ainsi que la compagnie a accoutumé de faire en pareil cas : ce qui étant représenté à notre compagnie de la part du dit sieur de la Poterie ; à ces causes étant pleinement certifié de ses louables qualités et de la longue expérience et connaissance qu'il s'est acquise dans le pays de la Nouvelle-France depuis qu'il y fait sa demeure, et même qu'il a cultivé et fait valoir les dites terres ci-dessus, à l'augmentation de la colonie, et icelui pour ces causes et autres à nous mentionnées, avons derechef et autant que besoin est, donné, octroyé et concédé et investi du pouvoir à nous attribué, par le roi, notre souverain seigneur, donnons, octroyons et concédons par ces présentes, les terres et lieux déclarés en notre dite délibération du 15 janvier 1636."

Malgré cette concession, Pierre Robineau continua à donner tous ses soins à son établissement.

Il lui donna, suppose-t-on, le nom de *Port*. Plus tard, présume-t-on encore, LeNeuf de la Potherie y ajouta la dernière syllabe de son nom ; d'où Portneuf.

Lorsque l'âge empêcha Robineau de poursuivre l'accroissement de son établissement, il en remit la conduite à René Robineau, son fils, venu de France en Canada vers l'année 1644.

René Robineau, sieur de Bécancour, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, avait été enseigne dans le régiment de Turenne. Il avait fait deux campagnes en cette qualité.

Le jeune officier donna un nouvel essor à l'établissement formé par son père. Il y construisit un manoir et une chapelle, où se célébrait le service divin pour lui et les habitants établis sur sa seigneurie.

Pourvu de la charge de grand-voyer de toute la Nouvelle-France, il contracta mariage avec Marie-Anne LeNeuf de la Potherie, fille du propriétaire de la seigneurie de Portneuf, qui lui céda bientôt tous ses droits.

Au mois de mars 1681, en récompense des services rendus à l'État par Pierre Robineau, fondateur de l'établissement de Portneuf, Louis XIV, érigea cette seigneurie en baronnie "avec autorisation et permission au sieur René de Robineau, et à ceux de sa famille descendant de Pierre Robineau en légitime mariage, d'ajouter dans leurs armes, et celles de leurs ancêtres une fleur de lys."

En 1723, la baronnie de Portneuf devint la propriété de Charles Le Gardeur de Croisille, par héritage de Marie-Anne Robineau, sa femme, fille de René Robineau. Le fils de Charles Le Gardeur de Croisille la vendit, en 1741, à Eustache Lambert Dumont et à sa femme Louise-Charlotte Petit de l'Angloiserie, lesquels, en 1744, le revendirent aux religieuses Ursulines de Québec.

Le 10 avril 1801, les Ursulines louèrent la seigneurie de Portneuf, les moulins à farine et à scie, à bail emphytéotique, pour un espace de cinquante années à M. MacNider, riche marchand de Québec. En 1810, ce bail passa par acquisition aux frères Coleman, qui firent à Portneuf un grand commerce de bois et y construisirent des navires qu'ils chargeaient ensuite de bois pour l'Angleterre. M. Trefflé Hamelin, respectable citoyen de Portneuf, qui s'est beaucoup intéressé à notre modeste travail sur sa paroisse, nous dit avoir bien connu des charpentiers qui avaient travaillé à la construction de ces navires au commencement de siècle. Les deux frères Coleman étant disparus de la scène du monde, un jeune associé, l'honorable Edward Hale, leur succéda.

A la fin du bail, en 1851, les Ursulines vendirent leur seigneurie à M. Angus McDonald, grand fabricant de papier, et, quatre années plus tard, en 1855, ce dernier céda le tout à

G.-B. Symes, marchand de bois, millionnaire, de Québec. Depuis la mort de ce dernier, en 1865, on n'entend plus parler de seigneurie dans Portneuf.

La fille du millionnaire Symes devint l'épouse du marquis de Bassano. L'acte de concession de la seigneurie de Portneuf et le parchemin qui en fait une baronnie sont entre les mains du marquis de Bassano, qui est chambellan de l'ex-impératrice des Français, Eugénie. "J'emporte ces documents comme des trophées," disait le marquis de Bassano en s'embarquant pour la France.

*Pierre Georges Roy*

(L'fin au prochain numéro)

### LE PAIN QUOTIDIEN

(Voir gravure)

"*Panem nostrum quotidianum da nobis hodie...*" C'est la propre parole de la quotidienne prière que Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même nous a enseignée, qui a inspiré au peintre cette toile d'un caractère très simple et très charmant à la fois.

Le groupe de ces jeunes enfants et de cette sœur aînée, grave et douce comme une jeune mère, qui leur prépare la "becquée," est heureux ; dans la sobriété du décor, la variété des attitudes et la diversité des expressions ressortent avec une intensité très personnelle.

### UN SAVANT

Ayant trouvé dans un ouvrage  
Des nouveautés à chaque page  
Jean répétait :

"A quoi bon enrichir l'Histoire ?  
"J'en sais plus que je n'en puis croire."  
Il se vantait.

*Benjamin Sulte*

### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On a commencé les fondations de la statue de Chénier, au square Viger, coin des rues Saint-Denis et Craig.

\* \*

L'inauguration de la statue de sir John A. Macdonald, à Montréal, aura lieu soit le jour de la fête de la Reine, soit le 6 juin, anniversaire de la mort du grand homme d'État.

\* \*

M. le marquis de Lévis, dont nous annonçons le prochain voyage au Canada, arrivera à Québec vers le 17 ou le 18 juin. Il sera accompagné de Mme la marquise de Lévis et de la comtesse d'Hunolfstein, fille de M. le comte de Lévis, député aux Chambres Françaises.

\* \*

Mgr Duhamel doit partir pour Roue au mois de juillet prochain, pour demander l'autorisation de partager son diocèse en érigeant un évêché à Hull et un autre à Saint-André d'Avelin. Les deux nouveaux évêques seraient, dit-on, Mgr Routhier, grand-vicaire, et M. le chanoine Campeau.

\* \*

Le 3 au soir grande réception au Cercle Ville-Marie, en l'honneur de Mgr Langevin ; musique, déclamation, conférence même, tout a été mis en jeu pour recevoir dignement

le distingué Prélat. Mgr Langevin a parlé pendant une demi-heure sur les écoles du Manitoba. Sa voix éloquente a été fréquemment couverte par les applaudissements de la foule qui remplissait la salle. L'adresse a été lue par M. J.-M. A. Denault, cousin de Sa Grandeur.

\* \*

Quelques journaux se permettent de reproduire ceux de nos articles qui leur plaisent, non seulement sans indiquer de quel journal ils les ont reproduit, mais même sans faire mention du titre des articles ni du nom de leur auteur : c'est là une façon d'agir qui n'est pas loyale. Avis à qui de droit.

\* \*

Le 8 courant, à 8.15, grand concert au "Association Hall," square Dominion, par les élèves de M. R.-O. Pelletier, avec le concours de Mlle Villeneuve, et de MM J. Saucier, J.-J. Goulet et J.-B. Dubois. Le programme est d'un goût exquis et nous promettons de grandes jouissances aux amateurs qui iront encourager nos artistes.

\* \*

On annonce, de Québec, la mort d'un des citoyens les plus connus de cette ville, M. Simon Peters, entrepreneur, décédé le 28 avril, à l'âge de quatre-vingt ans. M. Peters a construit, entre autres édifices publics et privés de Québec, le marché de la Haute-Ville, l'église Saint-Pierre, l'église méthodiste et le couvent des Sœurs de Charité.

\* \*

A propos des changements de ministres fédéraux et autres, on pourrait remettre en vogue une caricature de Cham représentant un solliciteur qui pénètre dans le cabinet d'un nouveau ministre mais que le messenger arrête sur le seuil de la porte.

—Monsieur, vous faites erreur, votre ami n'y est plus.  
—Imbécile ! c'est toujours mon ami qui est là.

### PRIMES DU MOIS D'AVRIL

#### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AVRIL, qui a eu lieu samedi, le 4 courant, a donné le résultat suivant :

1 <sup>er</sup> PRIX	No	17,323	...	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No	29,462	...	25 00
3 <sup>e</sup>	No	9,051	...	15 00
4 <sup>e</sup>	No	38,329	...	10 00
5 <sup>e</sup>	No	123	...	5 00
6 <sup>e</sup>	No	17,552	...	4 00
7 <sup>e</sup>	No	8,364	...	3 00
8 <sup>e</sup>	No	39,571	...	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

3	5,329	12,629	20,392	25,160	32,714
7	5,413	13,357	20,415	25,349	33,122
120	5,789	14,221	20,729	26,192	33,545
134	6,119	14,522	21,187	27,801	33,927
602	7,101	15,365	21,328	28,315	34,226
713	8,327	15,619	21,292	29,316	34,821
1,029	8,586	16,346	22,136	30,123	35,474
1,315	8,793	17,189	22,414	30,321	35,676
2,251	9,524	17,265	23,139	31,283	36,464
2,423	10,203	18,314	23,183	31,728	36,626
3,529	10,317	19,722	23,731	31,922	37,580
3,652	10,529	20,121	24,364	32,215	38,932
3,920	11,136	20,213	24,647	32,301	39,741
4,216	11,803	20,317	24,518	32,379	39,863
4,577	12,474				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.



BEAUX-ARTS. — LE PAIN QUOTIDIEN, TABLEAU DE M<sup>LLE</sup> REDESTERSTEIN



BUCKINGHAM, P.Q.—LA CHUTE



RIVIÈRE-DU-LIÈVRE—CHUTE DE HIGH FALLS



RIVIÈRE-DU-LIÈVRE—MINE DE HIGH ROCK



RIVIÈRE-DU-LIÈVRE—DÉBARCADÈRE DE HIGH ROCK

A TRAVERS LE CANADA

## RÉCITS D'UN VIEUX SOLDAT

## UN BAPTÊME DANS UNE GRANGE



ÉTAIT bien le temps des grandes misères ! Notre armée, cette belle armée qu'on avait tant admirée au moment où elle traversait la France, la Prusse et l'Autriche, n'était plus qu'une bande de fuyards, de blessés, de mourants ! De nos beaux uniformes, il ne restait que des guenilles ; nos canons, encloués, formaient des tertres le long du chemin, couverts de neige, réduits au silence ; nos armes brisées remplissaient les fossés ; nous ne pouvions plus chercher le salut que dans la fuite.

Pendant la première nuit qui suivit le désastre de la Bérésina, j'eus le bonheur de rencontrer une de mes cousines, qui avait suivi l'armée en qualité de vivandière. Ce fut pour moi une grande consolation ainsi qu'un sujet de poignante inquiétude. Quel serait le sort de cette pauvre femme si les Cosaques s'avisèrent de nous faire la chasse et comment parviendrions nous à sauver son enfant ?

Pour ne pas la fatiguer inutilement, je ne lui adressai pas la parole pendant cette marche pénible dans l'obscurité, sous des tourbillons de neige, par des chemins ravinés où les cadavres des hommes et des chevaux multipliaient les obstacles.

Aux premières lueurs du jour, nous atteignîmes un petit hameau ou, pour mieux dire, les débris fumants de quelques fermes abandonnées.

Alors seulement je pus distinguer les traits de l'infortunée mère qui, oubliant ses propres souffrances, s'était privée de tout pour empêcher, le plus possible, le frêle petit être qu'elle serrait contre sa poitrine, de souffrir du froid et de la faim. Elle pleura de joie en me tendant ses joues amaigrées sur lesquelles je déposai de gros baisers, et me montra son bébé que je mangeai de caresses.

— Ne perdons pas de temps, me dit mon cousin ; hâtons-nous de chercher un petit coin pour y préparer notre déjeuner et sécher nos vêtements. Entrons bien vite dans cette grange.

De tous côtés arrivaient des soldats qui s'installèrent à la hâte dans les bâtiments. Dix minutes après, nous étions accroupis autour d'un grand feu. Ma cousine fit du chocolat et m'en offrit une tasse. Je n'en avais pas goûté depuis longtemps et je n'en boirais plus de sitôt.

Je savourais mon breuvage à petites gorgées, faisant durer un plaisir qui ne se présenterait plus souvent dans ce pays de malheur. Un jeune caporal d'infanterie suivait d'un œil avide tous mes mouvements.

— C'est bon, n'est-ce pas ? dit-il en jetant un regard plein de convoitise sur le breuvage fumant.

— Délicieux, répondis-je... De bon cœur, je vous en offrirais une tasse, mais, malheureusement...

Ma cousine me fit un signe ; il lui restait quelques gouttes de la bienfaisante boisson ; elle les versa dans mon gobelet, que je tendis à mon pauvre compagnon d'infortune.

Celui-ci but ce vrai nectar sans perdre une goutte, puis, me rendant la tasse :

— Merci, lieutenant, me dit-il ; je n'oublierai jamais le bien que vous et cette bonne dame m'avez fait ! Cela me réchauffe et me rend tout gai. Tenez, si je ne craignais pas de perdre ma place, je danserais un rigodon. Il est vrai que je serais maladroit, car ma blessure me fait boiter.

— Comment ! vous êtes blessé ?

— Légèrement... Une balle à travers le mollet. Ce qui me tourmente le plus, c'est que je n'ai pas de linge pour bander ma plaie.

— J'en ai, moi, répondit ma cousine ; venez

pour réclamer ou prendre de force sa part du butin.

Pendant ce temps, ma cousine lava et pansa la blessure du caporal, enveloppant chaudement sa jambe meurtrie, et lui remit un bon paquet de linge et de charpie.

Le pauvre garçon la remercia avec effusion et demanda comme une grâce de pouvoir voyager en notre compagnie. Nous jurâmes de nous aider mutuellement et surtout de protéger la petite cousine.

Ou eût dit que la chère enfant me connaissait déjà. Elle me tendait les bras et se montrait heureuse de mes caresses.

— Est-elle baptisée ? demandai-je au père.

— Non, répondit-il ; depuis que nous avons quitté les pays civilisés nous avons eu rarement l'occasion de voir un prêtre.

— En cas de besoin, tout le monde peut baptiser.

— Tu as raison, dit ma cousine, c'est une chose que nous ne pouvons remettre dans les circonstances actuelles ; mais, qui va se charger de ce soin ?

— Moi ! s'écria le caporal ; j'ai été enfant de chœur et je sais comment il faut faire.

— Et moi, ajoutai-je en m'adressant à la mère, m'acceptes-tu pour parrain de cette chère petite ?

— Je le crois bien ! Mais nous n'avons pas de marraine...

— On s'en passera.

Le cousin tortillait sa grosse moustache, tout en regardant attentivement ce qui se passait dans la cour. Sans rien nous dire, il se leva brusquement et quitta la grange.

Il revint au bout d'un instant, tenant par la main un beau grenadier qui nous fit le salut militaire.

Derrière eux marchait un soldat qui traînait le pied et dont le costume ne permettait pas de déterminer à quel régiment il appartenait.

— Voici la marraine, dit mon cousin en nous présentant le grenadier.

Le caporal et moi nous partîmes d'un éclat de rire.

— Ne riez pas, reprit le cousin ; j'ai parlé cette nuit d'une cantinière...

— Eh ! bien ?

— La voici !

C'était elle en effet ; mais comme elle avait des traits fortement accentués et qu'elle portait crânement l'uniforme, on eût difficilement reconnu en elle la sémillante vivandière d'autrefois.

Tout le monde était à son poste pour la cérémonie. Nous découvrant respectueusement, nous fîmes une courte prière et l'eau sainte du baptême coula sur le front de la jeune chrétienne.

— Nous remettons la fête à un autre jour, dit le père avec un triste sourire.

— On se retrouvera au pays, ajouta ma cousine.

— Pour cela, dis-je, il faut que le courage ne nous manque pas. Je crois que nous ferions bien de nous mettre en route immédiatement. Pendant que vous ferez vos derniers préparatifs, je vais tâcher de prendre ma part du butin qu'on se dispute au-dehors.

— Approuvé ! dirent d'une voix tous mes compagnons d'infortune.



— VOICI LA MARRAINE, DIT MON COUSIN

ici, caporal, je vous arrangerai cela aussi bien que le meilleur chirurgien de l'armée.

Il fallut manœuvrer adroitement pour permettre au blessé de s'approcher de la source de charité improvisée, sans perdre nous-mêmes notre place. Car le froid égoïsme commençait à s'emparer des soldats. On bousculait sans pitié ceux qui étaient trop faibles pour se défendre, on se disputait à coups de poing les meilleures places près du feu.

Heureusement, un grand bruit qui se faisait au dehors nous débarrassa pour quelques instants de nos compagnons trop turbulents. Des maraudeurs venaient d'arriver, chassant devant eux trois vaches et un porc, qu'ils avaient capturés. Tout le monde s'élança au dehors,

Dans la cour, on s'arrachait les lambeaux sanglants du bétail abattu. Il me fut facile de capturer un bon morceau, mal découpé, par exemple, et encore tout couvert de poils ; mais on n'y regarde pas de si près en pareilles circonstances.

Nous avions des vivres pour une couple de jours.

Mes amis étaient prêts. Il m'attendaient dans un coin de la grange et leurs places autour du feu étaient déjà prises par un triple rang de soldats déguenillés.

Ma cousine, un peu pâle, mais forte et courageuse, tenait dans ses bras la petite Marie, qui venait de s'endormir. De la poche de sa robe je vis sortir la crosse d'un pistolet. Les cosaques ne l'insulteraient pas impunément !

Son mari était un de ces bons villageois qu'on ne devrait jamais arracher aux travaux de la campagne. Cependant, au moment du danger, ils montrent un courage et un stoïcisme qui étonnent les plus vaillants.

La marraine, Catherine P..., était une de ces gaillardes qu'on n'émeut pas facilement. Elle ne montrait pas la moindre émotion et je me dis qu'on pourrait compter sur elle en cas de danger.

Le soldat qui était entré avec elle dans la grange était son mari. Pas plus que mon cousin, il n'était fait pour le métier des armes ; mais il se battait comme les plus vaillants, quand il s'agissait de donner des coups ou... d'en recevoir.

Quant au caporal, c'était un enfant de Paris, toujours gai, toujours spirituel, un peu blagueur peut-être, mais bon soldat et ami fidèle, comme je pus voir par la suite.

Mon cousin sortit le premier, pour aller prendre le cheval, qu'il avait attaché près de la grange à un arbre.

La pauvre bête venait de tomber morte.

C'était une petite perte, car d'un moment à l'autre les fuyards pouvaient s'en emparer pour la manger.

La petite caravane se mit bravement en route. Beaucoup de soldats nous suivirent. Un officier, le capitaine Hasselle, essaya même de nous faire marcher en rangs serrés ; il nous conseilla surtout de conserver nos armes, mais on refusa de lui obéir.

La misère avait tué la discipline !

*Jean des Crabbes*

## HISTOIRE NATURELLE

### LES ANIMAUX MYSTÉRIEUX

Si les mystérieuses profondeurs des forêts vierges renferment des êtres curieux, le sein des océans cache des animaux étonnants, et par leur forme et par leur existence problématique. Celui dont nous allons nous occuper est peut-être l'un des plus étonnants par son aspect caractéristique. Le cheval marin ou hippocampe était connu des anciens qui en avaient fait un animal fabuleux, dont la mythologie nous a transmis à travers la tradition, — combien arrangée et transformée ! — les faits fabuleux, comme, du reste, tous ceux passés dans cette époque préhistorique.

Existait-il, à cette époque, des hippocampes géants dont l'espèce aurait disparu, comme celle des aurochs, des bœufs musqués, des hippotames dont la race n'existera plus d'ici quelque temps ? C'est un mystère plus profond que ceux qui se passaient au temple d'Eleusis ; qui eux au moins sont en partie expliqués par

les récits de Diodore de Sicile et les expériences de Hiéron de Syracuse.

Quoi qu'il en soit, contentons-nous d'examiner l'intéressant poisson que nous allons présenter à nos lecteurs et que ceux qui habitent Paris pourront voir à l'aquarium du Trocadéro. L'hippocampe, nom dérivé du grec, naturellement (*hippos*, cheval — et *camptos*, courbé), appartient à l'ordre des Lophobranches (c'est-à-dire aigrettes aux branches). Tribu des Syngnathes (avec mâchoire), il a été caractérisé par un tronc comprimé, surmonté par une tête rappelant vaguement celle d'un cheval. La queue aussi longue que le corps proprement dit n'a pas de nageoire. L'encolure est garnie de cils raides ressemblant vaguement à une chevelure. Les yeux, gros, placés à fleur de tête, sont noirs, et, chose remarquable, sont indépendants l'un de l'autre ; ils peuvent se mouvoir dans toutes les directions.

Le cheval marin possède quatre nageoires : une dorsale, qui permet au poisson de se diriger verticalement, deux placées près des oreilles, translucides, bordées de jaune clair, servant de moyen de propulsion, soit pour l'avant, soit pour l'arrière.

Pendant la marche de l'hippocampe elles sont agitées de mouvements rapides. Enfin, près de l'anus est une nageoire qui sert pour les changements de direction.



L'HIPPOCAMPE OU CHEVAL MARIN

La grandeur des hippocampes varie avec les contrées où se rencontrent ces intéressants spécimens de la faune aquatique. Dans les passages de l'océan Indien, des mers du Japon, de la Nouvelle-Hollande, leurs dimensions atteignent 35 et 40 centimètres. Sur les côtes de la Bretagne principalement, leur grandeur ne dépasse pas 10 centimètres ; les Bretons les appellent *Urjoon moor*. On les trouve dans les fonds riches en végétaux, où ils vivent en troupe, évoluant lentement à travers les algues, les fucus, les varechs. Très curieux, les hippocampes vont au-devant des objets que leur excellente vue leur a fait apercevoir et ils les suivent longtemps, d'abord par eux-mêmes, ensuite par le regard.

Ce petit animal, en somme très coquet et très étrange tout à la fois, ne vit pas longtemps en captivité. Il lui faut sa liberté et ses prairies de plantes marines. Dès qu'il est dans un aquarium, on le voit rester tout un jour immobile, la queue repliée autour d'une herbe, sombre, triste, ne donnant signe de vie que par la mobilité excessive de ses yeux qui se meuvent comme ceux des caméléons. Leur attitude semble désolée, ils plient le col, leur crinière est tombante. Au bout de peu de temps, leur peau change de couleur, elle se boursouffle, et ils finissent par rendre à Neptune le grain de vie qu'ils en avaient reçu — GEORGES BRUNEL.

## LE TOUR DU MONDE A PIED



Photo. L'après de Lavergne.

M. G.-J. THALER

Guillaume-Jean Thaler, de Trieste (Autriche), partira, le 13 mai courant, pour un voyage à pied autour du monde. Durant ce voyage, il visitera tous les sanctuaires de renom. En 1900, il sera à Paris, à l'Exposition Universelle, qui s'y doit tenir cette année-là. Enfin, parti de Montréal le 13 mai 1895, il compte y être de retour au printemps de 1902, après un voyage de sept années.

M. G.-J. Thaler est un grand garçon dans la force de l'âge. Son grand père a servi dans la Grande-Armée, sous Napoléon I<sup>er</sup>.

Ce hardi voyageur, qui n'a pas le sou, notons-le bien, vendra, cette semaine, sa photographie pour la modique somme de quinze centimes. Il compte là dessus pour ses préparatifs de départ.

Durant ce long pèlerinage, il entretiendra, avec un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, une correspondance très suivie, dans laquelle il relatera tout ce qu'il aura vu d'intéressant et d'étrange.

C'est un Autrichien qui parle très bien l'italien. Il sait suffisamment le français et l'anglais pour se tirer d'affaire et s'en servir au besoin.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette entreprise hardie.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Soufflé de farine, de riz et de féculé.* — Se fait comme le flan, mais avec 5 jaunes d'œuf — on mélange délicatement les 5 blancs en neige, et on termine comme le soufflé de riz.

*Moyen de faire durcir le beurre en été.* — Prenez un morceau de beurre, lavez-le et, lui ayant donné une forme, enveloppez-le d'un linge mouillé, mettez-le ainsi préparé sur une brique dans l'endroit le plus frais de votre maison, il deviendra, même pendant les chaleurs, aussi dur qu'en décembre.

*Pour utiliser les pommes de terre gelées.* — Aussitôt rentrées à la chaleur, mettez les pommes de terre dans une casserole, sans les éplucher, avec un peu d'eau et laissez-les cuire comme d'habitude à l'étuvée. Vous les verrez devenir molles, puis se raffermir ; une fois cuites, épluchez-les et employez-les comme des pommes de terre ordinaires à n'importe quelle sauce ; il ne reste plus aucun goût.

## NOTICE NÉCROLOGIQUE

Le samedi, 4 mai dernier, 6.15 h. p. m., est décédée, chez les Sœurs de la Providence, rue Labelle, dame veuve Gédéon Coursolles, née Amélie Tremblay.

Madame Coursolles est morte, après quelques heures seulement de maladie, dans la quatre-vingt-douzième année de son âge.

Mme Coursolles était bien connue dans les paroisses des Cèdres, de Belœil et de Saint-André d'Argenteuil, où feu M. Coursolles, son époux, exerça successivement ses fonctions de notaire public.

La défunte était la grand-mère maternelle de M. J.-G.-H. Bergeron, M. P., vice-président des Communes du Canada, et de M. J.-M.-A. Denault, actuellement rédacteur à *La Minerve* et autrefois du *Monde Illustré*.

Le service a eu lieu mardi, dans la chapelle des Sœurs de la Providence, et l'inhumation s'est faite au Sault-au-Récollet, où madame Coursolles avait des liens de famille.

## NOTES ET FAITS

## De la République Française

Voici la liste des six présidents de la troisième république française :

1o Thiers (Louis Adolphe), élu le 31 août 1871, démissionne le 24 mai 1873, décédé le 3 septembre 1877.

2o MacMahon (le maréchal), élu le 24 mai 1873, démissionne le 30 janvier 1879, décédé le 17 octobre 1893.

3o Grévy (Jules), élu le 30 janvier 1879, réélu le 28 décembre 1885, démissionne le 2 décembre 1887, décédé le 9 septembre 1890.

4o Sadi-Carnot (Marie F.), élu le 3 décembre 1887, assassiné à Lyon, le 24 juin 1894.

5o Casimir Perier (M.) élu le 27 juin 1894, démissionne le 15 janvier 1895.

6o Faure (Félix), élu le 17 janvier 1895.

\* \* \* \*

## Le supplice de Jeanne d'Arc

Le *Cosmopolitan* a publié récemment un article de M. Julian Hawthorne sur les tortures et supplices du moyen âge. Au cours de cet intéressant article, nous relevons une version historique nouvelle sur la manière dont Jeanne d'Arc subit le supplice du bûcher. Elle aurait été, selon une pratique assez fréquente, non pas placée au sommet des piles de fagots que l'on incendiait après y avoir incendié le patient, mais liée à un poteau au ras du sol, entourée d'un monceau de bois et de paille, symétriquement rangés, et brûlée, par conséquent, hors de la vue des assistants. L'auteur affirme même que la foule, convaincue de la culpabilité de Jeanne comme sorcière et craignant qu'elle ne se fût échappée par quelque sortilège, aurait exigé du bourreau que, au cours de l'exécution, il démolit le bûcher en flammes pour laisser apercevoir le cadavre carbonisé de la malheureuse.

Nous ne reproduisons ce récit que comme une curiosité inédite et sans en garantir aucunement l'exactitude : il est en contradiction formelle avec les témoignages les plus authentiques publiés jusqu'à ce jour ; et nous voudrions seulement savoir où M. Julian Hawthorne a bien pu puiser les documents inconnus sur lesquels il s'appuie.

\* \* \* \*

## Recette pour faire cuire un bon mari à point

En choisissant votre mari ne vous laissez pas guider par une apparence dorée comme si vous vouliez du saumon, vous rappelant que tout ce qui reluit n'est pas or. N'allez pas le chercher au marché ; le meilleur nous est toujours emmené à la maison. En ayant trouvé un à votre goût, il faut apprendre à le faire cuire, car plus d'un bon mari est gâté par la cuisson. Les uns sont très rôtis ou tenus constamment dans l'eau chaude, tandis que d'autres sont glacés par la froideur conjugale. D'autres encore sont tenus leur vie dans du vinaigre comme des concombres, ou servis avec de la sauce à la langue piquante. Tous ces moyens sont mauvais pour rendre les maris bons et tendres, mais ils feront un met délicieux et succulent apprêtés comme suit :

Prenez une grande casserole—suivant la grosseur du mari, bien entendu—appelé casserole des petits soins, que toute bonne ménagère doit avoir à la main ; enveloppez votre mari de toile bien blanche, liez-le d'un fil soyeux et fort appelé confort et mettez-le dans la casserole que vous placerez près du feu de l'amour conjugal ; que ce feu ne soit pas trop ardent mais que la chaleur soit constante. Entou-

rez-le d'affection ; assaisonnez-le avec le sel de la gaieté ; ajoutez un peu de sucre que les confiseurs appellent... "kisses." Qu'ils soient accompagnés de discrétion, mêlés de prudence et de modération. Dans aucun cas ne vous servez ni de poivre ni de vinaigre. Ne le piquez pas avec une fourchette pour voir s'il est assez tendre, mais arrosez constamment de bonté et d'indulgence. N'allez pas vous alarmer s'il fait un peu de bruit et même de tapage en cuisant ; comme le homard il doit être cuit tout vivant, ce qui ne lui plaît guère. Quand il est à point, retirez-le du feu, mettez-le à votre table bien mise, et servez lui un bon dîner. Ne le mettez jamais au froid pour votre négligence ou votre indifférence et il se conservera parfait—avec cette recette.

\* \* \* \*

## La légende des sirènes

L'existence des sirènes, ces êtres étranges, moitié femme, moitié poisson, qui entraînaient au fond des mers les malheureux navigateurs séduits par leurs chants, ne fut mise en doute par personne dans l'antiquité et la croyance en cette fable subsista même assez tard dans les temps modernes.

Qui a pu lui donner naissance ? Il faut évidemment renoncer à chercher une analogie qui puisse expliquer légendes et faits en ce qui concerne le chant des femmes poissons. Les habitants de l'onde ne sont, en effet, rien moins que bien partagé au point de vue musical. D'un autre côté, on peut se demander comment un témoin aurait pu parler de leurs chants, puisque ceux qui les avaient entendus étaient perdus à jamais !

Il nous faut donc chercher qu'une analogie de formes entre les sirènes et certains habitants du monde aquatique.

Parmi ceux-ci, les cétacés herbivores, dont les représentants sont le *Dugong* et le *Lamantin*, ont, dans la partie

supérieure de leur corps, quelques traits de ressemblance avec l'homme. Leur face ressemble très vaguement à la face humaine, mais les femelles ont des mamelles volumineuses, placées sur la poitrine ; elles portent souvent leurs petits, qu'elles soulèvent hors de l'eau, à l'aide de leurs membres antérieurs transformés en nageoires.

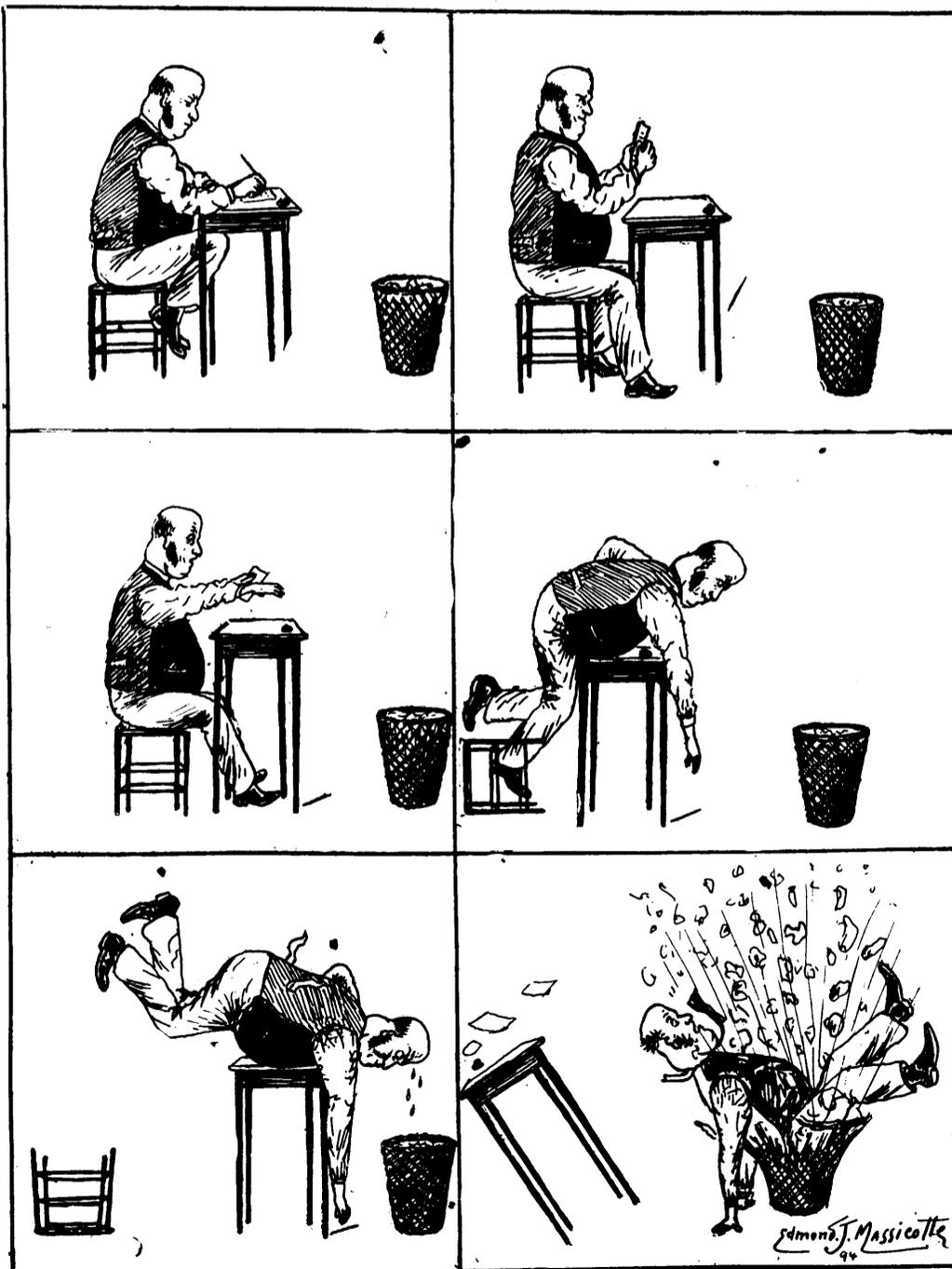
La partie inférieure du corps, dépourvue de membres, se termine en fuseau comme celui des poissons, la nageoire caudale étant horizontale. Le Lamantin vit dans le golfe du Mexique, à l'embouchure des grands fleuves qu'il remonte souvent, il était donc inconnu des anciens ; mais le Dugong fréquente les parages de l'Océan Indien et de la mer Rouge. Certains naturalistes ont fait de ces animaux un ordre à part sous le nom de *Siréniens* ou *Sirénoïdes*.

Le Dugong soulève très fréquemment le haut du corps hors des flots, il n'est donc pas impossible que la vue de cette tête étrange, de ces mamelles saillantes, ait suggéré aux premiers navigateurs, disposés à voir tout en merveilleux hors de leur pays, l'idée qu'ils se trouvaient en présence d'un être extraordinaire auquel, l'imagination aidant, les propriétés les plus étranges furent attribuées.

Ajoutons, pour ne pas être trop exclusif dans une question fort discutable d'ailleurs, que la légende des sirènes pourrait tout aussi bien provenir de la présence des phoques dans la méditerranée, seule mer bien connue des anciens. Ces animaux, qu'on trouve encore quelquefois dans les parages de la Sardaigne, y étaient autrefois très nombreux et leur tête se rapproche réellement de la face humaine, grâce à leur tête ronde et à leurs yeux intelligents et doux.

\* \* \* \*

L'ingénieur en chef des travaux du canal de Corinthe va se marier. Après avoir réuni deux *mers* il demande à une troisième la main de sa fille.



LA PLUME QUI ROULE

CHOSSES ET AUTRES

**Horoscope.** — Ceux qui naissent dans le mois de mai sont passionnés pour les arts, les sciences et les lettres ; leur caractère manque de fermeté ; au physique, ils ne sont ni beaux ni laids.

— Le pape a reçu un diamant de 971 carats, qui lui est envoyé par le président de la république de Transvaal. Cette pierre précieuse a été trouvée par un chef africain dans la mine de Jaberzfontein.

— En l'an de grâce 1300, quand un membre de la famille voulait se retirer dans sa chambre, il prenait une esquille de bois, la trempait dans l'huile et l'allumait. En France et en Angleterre, on trouvait cet éclairage à meilleur marché que l'humble chandelle de suif.

— L'on joue du tragi-comique, cette semaine, au Royal. Tony Farrell apparaitra dans la fameuse composition théâtrale *Garry Owen*. Cette pièce est pleine de sentiment et est agrémentée d'une musique vive et entraînant. Le drame se joue dans le comté de Galway, Irlande. Il va sans dire que la scène est du plus beau pittoresque. La réputation de M. Tony Farrell n'est plus à faire. Il arrive de Chicago où il a remporté des succès sans précédents. Cette bonne renommée lui garantit salle comble au Royal.

— Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 avril : G. G., La Loi militaire allemande (1er article). — M. Sully Prudhomme, La Curiosité (3e article). — M. O. Gérard, L'École normale supérieure. La crise de 1850. — M. Georges Hugo, Souvenirs d'un matelot (2e partie). — M. Léon Daudet, Les Kamelhatka (1er article). — M. Alfred Ernst, Paysages de France. — M. Robert Scheffer, Le Chemin nuptial (5e et dernière partie). — M. Léonce Benedite, La Personnalité civile des musées nationaux. — Mme Juliette Adam, Lettres sur la politique extérieure.

La quinzaine, L'opinion à Paris. — Les provinces. — Lorraine, Auvergne, Bourgogne, Normandie, Bretagne, Provence, Languedoc, Dauphiné, Franche-Comté, Picardie, Gascogne, Algérie. — Le Parlement : M. A. Descaux. — L'Armée : Colonel X. — La Marine : Ct Z. — Mouvement scientifique : M. Stanislas Meunier. — Agriculture : M. Georges Couranon. — Théâtre : Musique : M. Louis Gallot. — Drame et Comédie : Marcel Fouquier. — Expositions, Musées, Livres, Pages courtes : Edmond de Goncourt, Juliette Lamber, J. H. Rosny, Jules Case, Aman-Jean, Marie-Anne de Bovet.

JEUX ET RECREATIONS

ÉPIGRAMME

Avant de faire une démarche importante, un homme se dit : Que XXXXX-XX ? Une femme : Que XXXXXX-XX ?

GRAVURE-DEVINETTE



J'ons perdu not' parapluie, où est-il ??

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 574

Charade. — Le mot est : Havre-sac. Problème. — Pierre est âgé de vingt-huit ans et Simon de vingt-et-un ans.

Devinette. — Bâton, breviers, besace sont trois meubles. Ecrivez cela en quatre lettres : C E L A : Il y a un e à changer ; un n à mettre ; un o à ôter ; tout commence par t et finit par f.

ONT DEVINE :

J. Martel, Mlle Aline Laurier, Mlle Clara Henriehon, Eugidor Regnald, T. A. Chevalier, Mlle Maria Saint-Amour, Mlle Albertine DeTomancour, Mlle Hermine Lanctôt, Joseph Saint-Amour, Mlle Schayer, Arthur Pouliot, G. J. V. Ducharme, Albert Marion, Mlle Rosa Henriehon, Mlle Rose-Anna Saint-Amour, Montréal ; Abdou Gingras, Mlle Laura Debigaré, Mlle Diana Debigaré, Mlle Alice Aubert, H. Dubé, Québec ; Mlle Léontine Labrecque, Rémi Boucher, Lévis ; Mlle L. B. Grandpré, Fall-River ; L. G. Roy, Ot. A. C. Lesieur, Ste-Cunégonde ; Rose-Rose, Contrecoeur ; Mlle N. Dugas, Belœil ; Mlle l'aldine Langlois, The Book, Ont. ; Joseph Faillé, Laprairie ; Mlle J. Dionne, St-Pacôme ; Mlle Bernadette Beaupré, Riouse-Aimante, Joliette ; Picolo Rigaud ; Dame Vve N. Lefebvre, Mlle Léontine Lefebvre, Mlle Philomène Reid, Dame A. E. Jacques, St-Télesphore de Soulanges ; Ovide Lamy, Longueil ; Mlle Marie-Louise Bisson, Beauharnois ; Mlle N. O. Dargis, St-André ; Dame Paul Guirard, Galveston, Texas ; Hector Landry, Lachine ; A. Desroches, Sainte-Thérèse de Blainville ; T. Jenkinz, Lévis.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes. Téléphone 2049.

*Lapins & Laverne*  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST-DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC, ETC.  
TELEPHONE 7283

**La Nouvelle Revue**  
18, Boulevard Montmartre, Paris.  
Directrice : Madame Juliette ADAM  
PARAIT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

12 mois	50 <sup>fr</sup>	56	62	67
6 mois	26 <sup>fr</sup>	29	32	34
3 mois	14 <sup>fr</sup>	15	17	17

PREZ DE l'abonnement  
Paris et Seine  
Départements  
Etranger.  
On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.  
Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de FOIE de MORUE  
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE** de FOIE de MORUE, est souverain  
CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE**.  
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



James E. Nicholson.

Presque Incroyable

Mr. Jas. E. Nicholson, Florenceville, N. B., se débat pendant sept longues années avec

UN CANCER à la LÈVRE,  
ET EST GUÉRI PAR LA  
**SALSEPAREILLE d'AYER.**

Mr. Nicholson dit : "J'ai consulté des docteurs qui m'ont ordonné toutes sortes de choses, mais sans résultat ; le cancer commença à

Ronger les Chairs,

et à s'étendre jusqu'au menton ; et j'ai souffert le martyre pendant sept longues années. A la fin, je me décidai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. Au bout d'une semaine ou deux j'ai remarqué une

Amélioration Sensible.

Encouragé par ce résultat, j'ai continué et un mois après la plaie sous le menton commença à se guérir. Trois mois plus tard, la lèvre commença à se guérir et, après avoir pris de la Salsepareille d'Ayer pendant six mois, la dernière trace du cancer avait disparu."

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.  
Les Pilules d'Ayer règlent les Intestins.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR  
187, RUE SAINT-JACQUES  
ROYAL BUILDING MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
TÉLÉPHONE No 2113

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS  
95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **CRUAGES DIFFICILES**,  
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LA

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 59

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après SAMEDI le PREMIER JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente-et-un mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque, à Montréal, mercredi, le 19 juin prochain, à 1 heure p.m.

Par ordre du Bureau de Direction,  
TANCREDE BIENVENU,  
Asst. Gérant.

La Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS POUR CENT (3 p.c.) a été déclaré pour le semestre courant sur le Capital Payé de cette Institution, équivalant à six pour cent (6 p.c.) par an et que le même sera payable au Bureau Principal ou à ses Succursales, SAMEDI, le 1er JUIN prochain.

Les Livres de Transfert seront fermés du 17 au 31 Mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires se tiendra au Bureau Principal, MARDI, le DIX-HUITIEME jour de JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du Bureau de Direction,  
W. WEIR, Président.  
Montréal, 23 avril, 1895.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

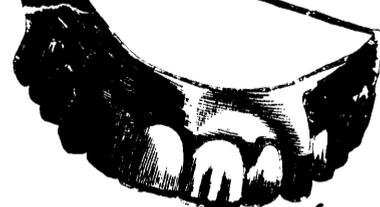
200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

DENTISTE

Nouveaux modèles américains pour plombage et en verre, plus résistants imitant parfaitement



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

## PREMIÈRE PARTIE

### LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Pierre Renaud avait poussé le grand fauteuil de son maître auprès d'une fenêtre ouverte par laquelle le regard plongeait sur l'avenue d'ormes séculaires qui conduisait du château à la grille du parc, s'ouvrant sur la route du village dont on apercevait au loin les toits de briques rouges, à demi noyés dans la brume.

Emmanuel d'Areynes, ayant obtenu du médecin l'autorisation de fumer un cigare, le dégustait avec une lenteur voulue, afin de prolonger le plaisir, et soufflait de temps en temps par la fenêtre de bleuâtres bouffées de vapeur formant des spirales de plus en plus larges, jusqu'au moment où elles allaient se perdre dans l'espace.

Le convalescent suivait d'un œil distrait ces transformations successives, puis son regard anxieux interrogeait les profondeurs de la grande avenue, en face de laquelle il était assis.

Tout à coup ce regard se fixa sur quelque chose d'indéterminé, mais de sombre et de mobile, qui lui apparaissait à l'extrémité de l'avenue, non loin de la grille.

Il se pencha en avant pour essayer de distinguer mieux.

Mais la récente paralysie avait affaibli sa vue naguère si perçante ; il lui fut impossible de se rendre compte de la nature des points sombres qui venaient d'attirer son attention.

— Pierre... fit-il, en rappelant son valet de chambre qui mettait de l'ordre dans la pièce où ils se trouvaient.

— Monsieur le comte ? demanda la domestique en accourant auprès de son maître.

— Tu as toujours tes yeux de vingt ans... regarde dans l'avenue, tout au bout, près de la grille... Que vois-tu ?

Pierre Renaud se pencha sur la barre d'appui de la croisée et tourna ses yeux vers le point indiqué.

— Eh bien ? reprit M. d'Areynes.

— Monsieur le comte, je vois trois ombres...

— Trois ombres !

— C'est-à-dire trois hommes... Ils viennent par ici et marchent d'un bon pas...

Soudain le valet de chambre tressaillit violemment.

— Monsieur le comte, s'écria-t-il avec un tremblement dans la voix, il me semble bien que je distingue un costume ecclésiastique !...

— Un ecclésiastique ! bégaya le comte secoué par une indicible émotion. Mais alors c'est mon neveu ! C'est Raoul d'Areynes !

— Oui... oui... monsieur le comte, c'est bien lui ! J'en suis sûr à présent ! Raymond et le Dr. Pertuiset l'accompagnent.

Le convalescent, d'un mouvement brusque, se dressa sans aide.

On eût dit que l'arrivée du vicaire de Saint-Ambroise venait de de lui rendre toute sa vigueur.

— Lui !... Lui !... reprit-il avec des larmes dans la voix, lui ! Mon cher Raoul ! mon cher enfant !... Enfin ! je vais donc le voir ! Ah ! que béni soit Dieu qui m'a laissé vivre assez longtemps pour l'embrasser !...

— Calmez-vous, monsieur le comte, je vous en supplie !... dit Pierre Renaud effrayé de l'exaltation de son maître, qu'il prit dans ses bras, le forçant à se rasseoir.

— N'oubliez pas les recommandations de M. le docteur... Une émotion trop vive peut vous être funeste...

— Oh ! pas celle-là !... pas celle-là ! répliqua le convalescent. Elle ne peut que me fortifier, je le sens !... La joie fait vivre !

Quelques instants s'écoulèrent, puis Pierre Renaud courut à la porte de la chambre et l'ouvrit.

On entendit des pas rapides résonner sur les dalles du vestibule et dans l'escalier.

— Venez ! venez, monsieur Raoul ! cria Pierre Renaud, venez vite !...

Les pas se rapprochèrent et l'abbé d'Areynes, couvert de poussière, haletant, épuisé, parut, suivi de Raymond Schloss et du Dr. Pertuiset.

Le comte Emmanuel, se dressant de nouveau, ouvrit ses bras au jeune prêtre.

Raoul s'y précipita et pendant une minute les deux hommes, suffoqués par la joie et par l'émotion, se tinrent embrassés étroitement.

Ce fut le vieux gentilhomme qui, le premier, rompit le silence. — Mon enfant, mon cher enfant, dit-il au milieu des sanglots qui soulevaient sa poitrine, que je suis heureux ! que je suis heureux !...

Ah ! mon cher Raoul, mon bien-aimé fils, c'est un miracle sais-tu, un vrai miracle, si tu me revois ! Nous pouvons en remercier tous deux le bon Dieu et mon vieil ami Pertuiset !

Le docteur fit entendre une sorte de grognement pour dissimuler l'attendrissement qui s'emparait de lui et mouillait ses yeux.

— Il y a quelqu'un encore qu'il faut remercier, mon cher comte, et qui le mérite mieux que moi... dit-il ensuite d'une voix mal affermie. C'est un brave Raymond Schloss...

Emmanuel d'Areynes tendit ses mains au garde général.

— Merci, mon bon Schloss ! fit-il. Merci de tout mon cœur ! Je savais bien que je pouvais compter sur toi !...

Raymond de son côté ne pouvait contenir les larmes qui l'étouffaient.

Il était si heureux, le brave Lorrain, si heureux d'avoir mené à bien sa difficile entreprise et donné ce suprême bonheur à son maître.

Le comte Emmanuel sanglotait.

— Voyons, voyons reprit le docteur qui voulait mettre fin à l'attendrissement général et au sien propre tâchons de redevenir un peu plus calmes que cela, saprelotte ! N'oubliez pas que vous devez, cher comte, par ordonnance du médecin, éviter toute surexcitation, et songeons que nos deux voyageurs ont fourni, à pied, une traite de quinze lieues aujourd'hui, et que depuis ce matin, à huit heures, ils ne se sont rien mis sous la dent !...

— Pauvres amis ! murmura M. d'Areynes.

— Je cours donner des ordres pour qu'on dresse le couvert dit Jean Renaud.

Et il sortit en toute hâte.

Au bout d'un quart d'heure le vicaire de Saint-Ambroise, le comte Emmanuel, Raymond Schloss et le docteur Pertuiset se trouvaient attablés devant un repas improvisé rapidement, et tout en donnant satisfaction aux besoins impérieux de l'estomac, le jeune prêtre racontait à son oncle les épisodes de son voyage à travers les lignes allemandes, et lui faisait connaître les armements de Paris et les préparatifs de défense.

Le convalescent semblait avoir recouvré toutes ses forces.

Néanmoins, comme la conversation avait été longue, et qu'il craignait la fatigue pour M. d'Areynes, le docteur donna le signal de la séparation.

— Assez causé pour ce soir, mon cher comte ! fit-il. Vous avez besoin de repos et je crois que l'abbé et Raymond n'en ont pas moins besoin que vous... Remettons à demain de plus amples détails et les affaires sérieuses ! Votre neveu est ici pour plusieurs jours... vous aurez donc tout le temps de jouir de sa présence... levons le siège et que chacun aille se coucher ! La faculté l'ordonne !... Je reviendrai demain matin...

Le vicaire de Saint-Ambroise embrassa son oncle, et Pierre Renaud le conduisit à la chambre qu'il avait habitée dans son enfance et qu'il occupait toujours lors de ses visites au château.

Raymond partit en compagnie du Dr. Pertuiset et se rendit au petit pavillon situé dans le parc et qui lui servait de résidence.

Emmanuel d'Areynes s'endormit bientôt en pensant à son cher neveu.

Le lendemain, après le déjeuner auquel le médecin avait pris part, nos trois personnages se trouvaient réunis dans la chambre du convalescent.

— Nous avons à causer dit le comte à l'abbé d'Areynes et je désire que mon vieil ami soit présent à notre entretien...

— Je suis à vos ordres, mon oncle répliqua le vicaire de Saint-Ambroise disposez de moi...

Et il attendit.

## XVI

Le comte Emmanuel resta pendant quelques secondes pensif et recueilli, puis relevant lentement sa tête inclinée sur sa poitrine, il commença :

— J'ai soixante et quinze ans... Je suis tout à fait au bout de ma carrière...

L'abbé d'Areynes fit un geste de protestation et voulut parler.

Son oncle ne lui en laissa pas le temps et poursuivit avec un sourire.

—Oui, mon cher enfant, tout à fait au bout de ma carrière... Ah ! je sais bien qu'il y a quelques semaines je me croyais, je pouvais presque me dire, sinon jeune, du moins dans toute la force d'une solide maturité... Que voulez-vous ? j'ai reçu en plein cœur le coup qui blessait la France au flanc, et cela me tue ! L'attaque de paralysie qui m'a foudroyé a été un avertissement trop sérieux pour que je puisse m'illusionner un seul instant sur l'avenir... Grâce à Pertuiset je suis debout encore, mais qui sait pour combien de temps ?... Une seconde attaque et ce sera la fin, vous le savez aussi bien que moi !... Les jours qui me seront accordés maintenant seront des jours de grâce ! J'ai vécu toute une longue existence et elle a été bien remplie... J'ai toujours tâché de faire mon devoir. Ma conscience ne me reproche rien, je ne crains pas la mort, et quand Dieu m'appellera devant lui, je suis prêt à répondre, comme le vieux soldat : PRÉSENT !

Emmanuel d'Areynes s'arrêta pour reprendre haleine, car il s'était animé peu à peu.

—Mon cher comte, ne parlons pas de mort, dit vivement le Dr. Pertuiset. J'ai fait plus d'une fois cette remarque qu'après déjeuner cela troublait habituellement la digestion !

Le vieux gentilhomme reprit en souriant de nouveau :

—Je suis bien obligé d'en parler... Si vous vous sentez quelques troubles à l'estomac, mon cher docteur, sonnez Renaud, et qu'il vous verse un nouveau verre de kirsch... C'est souverain !

Il continua en regardant Raoul :

—Donc, en prévision d'une visite prochaine de la mort, visite peu agréable, j'en conviens ! Il y a des égoïstes (j'en connais) qui vous draient vivre cent ans ! je dois, mon cher enfant, mettre en ordre mes affaires...

—C'est pour cela que Raymond est allé te chercher à Paris, mon fils bien-aimé... Je puis te donner ce nom... Ma tendresse pour toi a été sans bornes... Elle ne s'est jamais démentie un seul instant, et pas un seul instant tu n'as cessé de la mériter... Tu as acquis auprès de moi toutes les qualités qui font un homme, et aujourd'hui, moi vieillard je m'incline avec respect devant l'homme que tu es devenu !... Tu as mon cœur, tu as mon âme, tu es moi-même, mais meilleur que moi... Je t'ai montré en maintes circonstances combien grand était ton empire sur mes volontés, et bien souvent tu m'as donné de précieux conseils... Si nous nous sommes quelquefois trompés l'un et l'autre, c'est que nous croyions tous deux agir pour le bien... Mais nous ne nous sommes pas trompés, Raoul, on nous a trompés ! Aujourd'hui, c'est fini !... Tant pis pour ceux qui n'ont pas su, comme toi, suivre le droit chemin et rester dignes de notre affection !... Ce sont des ingrats, devenus pour moi des indifférents, des étrangers, des ennemis...

En prononçant ces derniers mots la voix d'Emmanuel d'Areynes était soudainement devenue dure, presque rauque.

—A tout péché, miséricorde ! hasarda le Dr. Pertuiset, comprenant bien à qui le comte faisait allusion.

—Il y a des péchés qui sont des crimes répliqua violemment le vieux gentilhomme.

—Dieu absout ! fit l'abbé d'Areynes. Les hommes peuvent-ils être moins miséricordieux que lui ?

—Je serai sans miséricorde, moi ! s'écria le comte Emmanuel avec emportement, oui, sans miséricorde pour l'indignité de ceux qui pouvaient rester dignes !

Le docteur intervint.

—Je vous préviens, mon cher comte, fit-il que si vous ne discutez pas avec calme et sans passion, nous nous retirerons, monsieur l'abbé d'Areynes et moi... et prenez bonne note, je vous prie, qu'en disant cela c'est une ordonnance que je signe !

—Je serai calme, murmura le comte, mais il y a des choses qui révoltent, qu'on n'oublie pas... qu'on ne peut pas oublier...

—L'oubli est une consolation, mon cher oncle... fit le vicaire de Saint-Ambroise.

—Je n'oublierai jamais !... Je voudrais oublier que je ne le pourrais pas, je le sens bien !...

Il y eut un moment de profond silence.

Le jeune prêtre et le Dr. Pertuiset échangèrent un regard rapide.

—Ne brusquons rien... recommandaient évidemment les yeux du médecin.

Et ceux de Raoul répondaient d'une façon non moins claire :

—Laissons-le dire...

Et c'était bien en effet le fond de leur pensée à l'un et l'autre.

M. d'Areynes reprit :

—Encore une fois, Raoul, je dois songer à me mettre en règle pour le cas où Dieu m'appellerait brusquement à lui. Si j'avais succombé il y a quinze jours, ma fortune, faute de précautions, par insouciance, aurait été l'objet d'un partage absolument légal, je le sais, mais pas conforme le moins du monde à ma volonté ! Je veux léguer cette fortune à qui bon me semblera, j'en ai le droit incontestable !

Ce fut le Dr. Pertuiset qui répondit :

—Certes, mon cher comte, votre droit n'est ni contestable, ni discutable... Mais il s'agit d'une chose très grave, qui demande réflexion,

et au sujet de laquelle un bon conseil ne sera point inutile... Si vous ne l'aviez pas compris vous n'auriez certes pas désiré avec tant d'ardeur l'arrivée de votre neveu. Il était bien inutile de l'envoyer chercher au milieu de dangers de toutes sortes si vous vouliez agir à votre guise et sans même le consulter... Il suffisait de prendre une feuille de papier et d'écrire un testament olographe, ou de faire venir un notaire...

—Mais l'abbé d'Areynes est venu... Il est là et vous lui disiez tout à l'heure que vous désiriez agir d'accord avec lui pour le règlement de vos affaires !... Il ne faut pas, permettez-moi de vous le dire, mon cher comte, il ne faut pas que la rancune vienne changer la droiture habituelle de votre caractère dans une circonstance aussi grave... il ne faut pas devenir méchant au moment où tout vous fait une loi de rester bon... comme vous l'avez toujours été...

—Le Dr Pertuiset a raison, mon oncle ! s'écria l'abbé d'Areynes.

Le médecin continua :

—Il faut enfin disposer de votre fortune de manière que votre conscience ne vous reproche rien !

—Ma conscience ne me reprochera rien répliqua le comte et je ferai ce qu'il me plaira de faire !

Le ton avec lequel ces derniers mots venaient d'être prononcés n'admettait aucune réplique, en ce moment du moins.

Le docteur et l'abbé le comprirent et se turent.

M. d'Areynes continua :

—Ma fortune atteint le chiffre de quatre millions cinq cent mille francs, y compris mon hôtel de la rue de Vaugirard et ma terre de Fenestranges, estimés au-dessous de leur valeur. Les titres qui représentent cette fortune, mobilière et immobilière, sont déposés à Paris, chez mon notaire, M. Pinguet, rue des Pyramides, numéro 18. Le revenu net monte à environ cent soixante-dix mille francs.

—Voici ce que j'ai résolu.

—Ma volonté, à laquelle je donnerai la forme légale, mon cher Raoul, est que tu sois mon légataire universel.

—Je vous suis profondément reconnaissant, mon cher oncle s'écria le vicaire de Saint-Ambroise mais je refuse.

Le comte Emmanuel regarda son neveu avec stupeur.

—Tu refuses ! répéta-t-il, tu refuses ! ce n'est pas possible

—C'est possible et certain, mon oncle !

—Mais, pourquoi ?

—Parce que je me reprocherais comme un crime d'accepter la totalité d'une fortune dont la moitié, si vous ne faisiez pas de testament, serait attribuée par la loi à quelqu'un qui souffre et qui a plus besoin d'argent que moi...

—Ta cousine Henriette ! fit le comte Emmanuel avec une ironie mêlée de colère.

—Oui, ma cousine... l'enfant que vous avez élevée comme moi, que vous avez aimée comme moi. L'aversion malheureusement trop légitime, que vous inspire son mari, vous fait oublier qu'Henriette pourrait m'accuser d'une spoliation odieuse et prétendre que j'ai pesé moralement sur vous, comme homme et peut-être comme prêtre, pour influencer vos dispositions testamentaires.

—Un pareil soupçon serait une infamie dit le comte.

Le vicaire de Saint-Ambroise poursuivit.

—Le besoin et la faim sont de mauvais conseillers, mon oncle, et Henriette et Gilbert ont faim ! Je suis riche, moi, puisque j'ai de quoi soulager largement les malheureux ! Que me faut-il de plus ? Je n'accepterai rien, mon oncle, rien de votre fortune ! J'y renoncerais en faveur d'Henriette... Elle est dans une situation navrante, sa pauvreté fait mal à voir...

—A qui la faute ? répliqua M. d'Areynes. Au misérable qui nous a trompés et dont un instinct, qui ne me trompait pas m'avertissait de me défier ! à ce Gilbert Rollin qui a dévoré la dot de ta cousine, en menant une existence honteuse que tout homme d'honneur doit flétrir, et j'irais mettre à la merci de ce joueur, de ce débauché, de cet être coutumier de toutes les infamies, une part de ces millions dont il ferait le plus indigne usage !! Non ! non Raoul, cent fois non !

—Nous avons pris soin de sauvegarder l'avenir d'Henriette... les clauses de son contrat stipulant la séparation de biens lui permettaient d'éviter la misère ! elle n'avait qu'à vouloir... Elle ne l'a pas fait ! Sa lâche faiblesse envers son mari a rendu nos sages précautions inutiles... Les hypocrisies de Gilbert Rollin ont prévalu contre nos conseils... Tant pis pour elle ! Elle subira les conséquences de sa folie, et ce sera justice !

Le front du jeune prêtre s'était assombri.

Son grand cœur souffrait des résistances du comte Emmanuel. Ministre du Dieu de pardon, il s'était promis de mener à bien l'œuvre de miséricorde, et ces résistances lui faisaient craindre d'échouer. Cependant il ne renonçait point à la lutte.

—C'est plus que de la sévérité, cela, mon oncle ! s'écria-t-il d'une voix émue c'est de la cruauté !...

—N'ont-ils pas été cruels envers moi, eux ? murmura le vieux gentilhomme. Ne m'ont-ils pas abreuvé de chagrins, d'humiliations ?

A suivre

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## QUATRIÈME PARTIE

### LA JOLIE DENTELLIÈRE

—C'est bien, nous en reparlerons. Je sais par votre père comment vous avez trouvé le précieux papier ; mais je serais heureux que vous nous en fissiez vous-même le récit.

Lucien se rendit au désir du marquis ; et après avoir raconté la découverte du squelette, il ajouta :

—Dès hier, monsieur le marquis, vous auriez su ce que vous avez appris ce soir, si un devoir à remplir ne m'avait pas retenu à Casteljoux : j'ai tenu à assister aux obsèques de Pedro Lamnés.

—Ah ! c'est bien ! s'écria le marquis. Et je vous remercie, mon ami, de m'apprendre que les restes de mon brave et fidèle Pedro reposent maintenant en terre sainte.

Pendant que Lucien avait fait le récit de son exploration dans l'immense souterrain des Pyrénées, Mme de Vaclair ne l'avait pas quitté des yeux.

—Il est tout à fait bien, il est charmant, ce jeune homme, se disait-elle.

Et se rappelant les demi-confidences de la jolie dentellière, elle murmurait, toute songeuse :

—C'est lui, ce doit être lui !

#### XXIV.—THÉRÉSA-INÈS DE MIMOSA

Nous quittons l'hôtel Meurice, où nous ne tarderons pas à revenir, pour nous transporter rue Godot-de-Mauroi.

La jolie dentellière était assise devant sa table de travail et pensait à Lucien, qui ne pouvait plus être longtemps à revenir, lorsque la sonnette du petit appartement se fit entendre.

La jeune fille tressaillit.

—Serait-ce lui ? se dit-elle.

Ce fut Mme Villarceau qui entra dans la chambre.

—Ah ! vous m'apportez encore une bonne nouvelle ! s'écria l'ouvrière, je le vois à la joie qui rayonne dans vos yeux. Vous avez une lettre de Lucien, il annonce son retour !

Et elle se jeta dans les bras de la grand'mère.

—Ma chérie, dit Mme Villarceau, Lucien est arrivé ce soir à quatre heures.

La jeune fille devint subitement très rouge.

—Oh ! comme mon cœur bat ! fit-elle.

—C'est la joie.

—Oui, ma chère protectrice, c'est la joie, le bonheur !

—Votre bonheur, mon enfant, est plus grand encore que vous ne l'imaginez.

—Madame, que voulez vous dire ? Avez-vous donc encore une chose heureuse à m'apprendre ?

—Oui, ma chérie, oui.

—Mon Dieu, qu'est-ce donc ?

—Mon enfant, Dieu, qui a toujours veillé sur vous, qui ne vous a jamais abandonnée, vous accorde aujourd'hui une faveur que vous méritez.

La jeune fille regarda Mme Villarceau, étonnée et toute tremblante.

—Ma chérie, reprit la bonne grand'mère, votre famille est retrouvée ; votre père est vivant, et il est à Paris.

—Mon père existe ! il est à Paris ! s'écria Emilienne d'une voix oppressée ; et je vais le voir, je vais l'embrasser !

—Je viens vous prendre pour vous conduire auprès de lui.

De grosses larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

Elle joignit les mains, et tournant ses beaux yeux vers le ciel :

—Mon Dieu, dit elle avec l'accent de la prière, mon Dieu, je vous remercie de la grâce que vous m'accordez !

—Mon enfant, reprit Mme Villarceau, je dois vous apprendre, — mais ne vous effrayez pas, — je dois vous apprendre que, la nuit dernière, votre père a été attaqué par un malfaiteur et blessé d'un coup de couteau.

Emilienne devint affreusement pâle et chancela.

—Mais rassurez-vous, s'empressa d'ajouter Mme Villarceau, c'est M. Delteil qui le soigne, et il répond de sa guérison.

La jeune fille laissa échapper un long soupir de soulagement.

—Je dois vous dire aussi, chère enfant, que c'est grâce à Lucien que nous savons qui est votre père.

—Ah ! Lucien, fit la jeune fille avec une expression de tendresse indicible, et il ne m'est pas possible de l'aimer davantage !

—Sans doute, ma chérie, la joie que vous éprouvez serait la même si votre père était pauvre, mais il a une grande fortune et porte un nom illustre : il s'appelle le marquis de Mimosa.

—Le marquis de Mimosa ! s'écria la jolie dentellière, mais je le connais, madame, je l'ai vu, j'ai vu mon père chez Mme la générale de Vaclair.

—Alors, ma chère enfant, vous savez que Mme de Vaclair est votre grand'mère ?

—Oui, madame. J'avais promis à Mme de Vaclair de lui reporter une riche dentelle dont elle m'avait confié la réparation ; je n'ai oublié aucun détail de ma visite ; je vois encore Mme de Vaclair fixant ses yeux sur un portrait de jeune fille dont je ne pouvais moi-même détacher mes regards. C'était le portrait de ma mère, dont la douce figure semblait sourire à sa fille. Ah ! madame, ma chère bienfaitrice, je ne saurais vous dire tout ce que ressens en moi !

—Je le comprends, ma chérie ; mais, préparez-vous à de nouvelles émotions. A présent que je vous ai dit ce qu'il était nécessaire que vous sachiez pour le moment, mettez vite votre jaquette, votre chapeau, et partons ; nous sommes attendues.

La jeune fille fut bientôt prête.

Mme Martinet, à qui elles n'avaient rien dit les vit descendre précipitamment l'escalier. Puis elle referma la porte, en murmurant :

—Qu'est-ce que cela signifie ?

.....

Un domestique de l'hôtel Meurice frappa à la porte de la chambre du marquis, l'ouvrit et annonça Mme Villarceau.

Celle-ci entra, tenant par la main la jolie dentellière.

Thérèse éprouva comme un éblouissement en se trouvant au milieu de toutes ces personnes qui lui étaient si chères. Elle s'avantait comme dans un rêve.

Tous les yeux étaient fixés sur elle et on gardait un profond silence.

Tout de suite, les regards de la jeune fille se dirigèrent vers le lit et tombèrent sur Lucien, qui se tenait debout, immobile, au chevet du marquis.

Mme Villarceau ne l'avait pas préparée à cette surprise.

Aussitôt son visage se colora d'un vif incarnat, un sourire divin courut sur ses lèvres et elle fit un mouvement comme prête à s'élaner au cou du bien-aimé. Mais elle vit son père, qui avait ouvert ses bras et dont le regard l'appelait.

Vivement elle s'approcha du lit.

Le marquis ne lui laissa pas le temps de prononcer une parole ; il la saisit, l'attira et la tint serrée contre lui.

Ce fut une délicieuse et longue étreinte.

On n'entendait que le bruit des baisers échangés, ponctuant ces mots doucement prononcés :

—Mon père ! Ma fille !

Enfin, le marquis laissa sa fille se dégager ; mais, comme s'il eût craint qu'elle ne lui échappât, il retint ses mains captives dans les siennes.

—Ah ! quelle joie j'éprouve à te regarder, disait-il ; comme tu es belle, ma Thérèse ! oh ! oui, belle comme l'était ta mère ! Là-bas, sur les rochers de la terre d'exil, quand j'évoquais ta douce image, tu m'apparaissais parée de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, mais je ne me figurais pas que tu fusses aussi ravissante.

Il eut un tressaillement ; sa plaie venait de lui causer une douleur aiguë.

—Mon père, dit Thérèse, votre blessure vous fait souffrir ?

Il eut un doux sourire, et mettant un doigt à la place de son cœur, il répondit :

—La véritable blessure était là, elle m'avait été faite par la perte de mon adorée ; elle est guérie maintenant ; l'autre, celle du poignard, ne compte pas.

—Mon fils, dit Mme de Vaclair, nous voudrions bien aussi à notre tour, embrasser notre enfant.

—Vous n'êtes pas allée aux îles Philippines, ma mère ; j'ai bien droit à un privilège.

Puis, souriant, s'adressant à Thérèse, il reprit :

—Ils sont jaloux ! Va, ma fille, va, mon enfant, ils ont droit aussi à tes baisers.

La jeune fille se jeta dans les bras de Mme de Vauclair et ensuite dans ceux du général.

—Thérèse, lui dit le général, lorsque je conduisais mes bataillons à travers les immenses solitudes de l'Algérie, j'avais de grandes tristesses, en pensant à ma fille morte, à mon gendre condamné à la déportation, à ma petite-fille perdue, et je me disais que jamais des sourires de bonheur ne viendraient égayer le foyer du vieux soldat. Mais tu nous es rendue, chère enfant, je n'ai plus rien à demander à Dieu.

—Thérèse, dit à son tour Mme de Vauclair, avant ce jour, je t'ai vue deux fois ; chaque fois ton doux regard a pénétré jusqu'au fond de mon cœur, me faisant tressaillir dans tout mon être ; je ne devinais pas que tu fusses ma petite-fille depuis si longtemps pleurée ; mais j'avais comme le présentiment de la joie immense qui m'était réservée.

—Moi, chère bonne-maman, je me sentais irrésistiblement attirée vers vous.

—Te souviens-tu que nous avons regardé ensemble le portrait de ta mère ?

—Oh ! oui, et je me rappelle que ses beaux yeux très doux semblaient avoir pour moi un langage que j'aurais dû comprendre. Je n'ai pas oublié non plus tout ce que vous m'avez dit ce jour-là.

—Pourquoi, chère enfant, ne m'as-tu pas parlé alors de ton enfance et ne m'as-tu pas dit que tu n'étais pas la fille de Marguerite Lormont ? Ah ! si tu m'avais dit cela, j'aurais tout de suite deviné que tu étais notre enfant !

—Bonne-maman, répondit la jeune fille avec des larmes dans la voix, pardonnez-moi d'avoir gardé avec vous une réserve que je m'étais imposée ; je pensais souvent à mes parents inconnus ; mais je renfermais mes réflexions au plus profond de mon cœur.

Jusqu'alors Rosina Balti s'était tenue à l'écart, comme craintive, mais attachant sur la jeune fille ses regards ardents. Enfin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita aux genoux de Thérèse, enlaça ses jambes et se mit à sangloter en couvrant de baisers le bas de sa robe.

—Thérèse, dit Mme de Vauclair, d'une voix étranglée par l'émotion, cette femme qui embrasse tes genoux se nomme Rosina Balti ; c'est elle qui t'a nourrie de son lait.

La jeune fille laissa échapper un cri, força Rosina à se relever et se jeta à son cou, en s'écriant

—Ma nourrice ! ma nourrice

Les sanglots de Rosina redoublèrent.

Quand elle se fut un peu calmée :

—Ma bonne nourrice, lui dit Thérèse, je sais que c'est un Espagnol qui m'a apportée à Salvignac et confiée à maman Marguerite Lormont. . . .

—Cet Espagnol, mademoiselle, serviteur dévoué de M. le marquis, était Pedro Lamnès mon oncle.

—Etiez-vous là quand Pedro Lamnès m'a emportée ?

—Mademoiselle, c'est moi qui vous ai mise dans ses bras.

—Reconnaissez-vous le vêtement que je portais ce jour-là ?

—Si je le reconnaîtrais, mademoiselle ! Mais c'est moi qui vous ai habillée.

—Eh bien, ma bonne nourrice, je vous le montrerai ; maman Marguerite l'a gardé précieusement, et moi aussi je l'ai conservé. Il y a le petit bonnet, devant lequel j'ai souvent pleuré.

—Mademoiselle, dit vivement Rosina, ce petit bonnet de soie blanche, garni de dentelle, doit être pour vous un précieux et cher souvenir : c'est madame la marquise, votre mère, qui l'a brodé.

—Ah ! je l'avais deviné !

—Mademoiselle, reprit Rosina, quand Pedro Lamnès vous a emportée, vous aviez au cou une médaille de Notre-Dame del Pilar, la patronne de Saragosse.

Rapidement, la jeune fille dégrafa le haut de son corsage, découvrit un peu sa poitrine et, sur sa peau blanche, satinée, fit voir la médaille attachée à un cordonnet de soie noire.

Rosina Balti était dans un état d'exaltation impossible à décrire.

—Mon enfant chérie, dit Mme de Vauclair à Thérèse, à voix basse, mais de façon à être entendue de Mme Villarceau, lors de la visite que tu m'as faite, tu m'as parlé d'un jeune homme que tu aimes.

La jeune fille devint très rouge, mais répondit sans hésiter :

—Oui, bonne-maman

—Je t'ai interrogée au sujet de ce jeune homme et t'ai demandé s'il était digne de toi ; tu m'as répondu :

—“ C'est moi qui ne suis pas digne de lui.”

Et tu as ajouté :

—“ Il appartient à une famille estimée, honorée et riche. Nous nous aimons, et je n'ai pas l'espoir qu'il puisse m'épouser.”

—Oui, bonne-maman, je vous ai dit cela ; mais depuis. . . .

—Eh bien ?

—Ses parents ont consenti à notre mariage.

Mme de Vauclair serra fortement la main de Mme Villarceau, puis elle reprit :

—Et ce jeune homme, ton fiancé, ma chérie, n'est-il pas ici ?

—Ah ! vous avez deviné ! s'écria la jeune fille.

—Mieux encore, mon enfant, j'ai vu.

Alors Mme de Vauclair s'avança vers le lit du marquis. Elle lui prit la main et lui dit :

—Mon cher fils, vous savez que Mme Villarceau a été la protectrice et la bienfaitrice de votre chère Thérèse, et je vous ai dit quels amis sûrs et dévoués elle avait trouvés en M. et Mme Delteil. La jolie dentellière leur a dû son existence tranquille ; ils l'ont soutenue par leur grande affection et leur dévouement ; nous devons beaucoup à cette famille, mon fils ; mais nous pouvons facilement nous acquitter envers elle.

—Comment ? demanda vivement le marquis.

—M. Lucien Delteil aime votre fille et il est aimé de notre chère Thérèse.

—Ils s'aiment ! s'exclama le marquis dont le visage s'était illuminé.

—M. et Mme Delteil ayant déjà donné leur consentement au mariage de leur fils avec l'ouvrière qu'ils croyaient pauvre et sans famille, il ne reste plus à Thérèse de Mimosa qu'à obtenir le vôtre.

—Je le donne, ma mère, je le donne avec bonheur !

Approche-toi, ma fille ! viens, ma Thérèse ! Et vous aussi, Lucien, venez près de moi !

Les deux jeunes gens s'avancèrent près du lit.

Le marquis prit une main de sa fille, une main du jeune homme, et les regardant avec tendresse :

—Ainsi, ma Thérèse, dit-il, tu aimes Lucien Delteil ?

—Oh ! oui, mon père je l'aime !

—Et vous, Lucien, vous aimez celle qui, ce matin encore, n'était qu'une ouvrière ?

—Oui, monsieur le marquis, répondit le jeune homme d'une voix vibrante, je l'aime de toute la puissance de mon âme !

Le marquis mit la main de sa fille dans celle de Lucien.

—Comme c'est beau la jeunesse ! dit-il, et plus beau encore de s'aimer !

Et souriant à Mme Villarceau, qui s'était approchée :

—Ils s'aiment ! fit-il, comme s'il lui eût annoncé une chose qu'elle ignorait.

—Oui, monsieur le marquis, répondit Mme Villarceau, ils s'aiment autant qu'il est possible de s'aimer dans l'intimité de notre famille ; ils se sont appréciés et ont reconnu qu'ils avaient la même manière d'envisager la vie, les mêmes sentiments, les mêmes aspirations.

J'ai reçu leurs confidences, monsieur le marquis ; j'ai été témoin du combat qui s'est livré dans le cœur de votre fille ; elle frémissait, s'épouvantait à la seule pensée qu'on pût l'accuser, elle qui se croyait pauvre et sans famille, d'aspirer à une alliance dont elle ne se voyait pas digne.

—Thérèse, Lucien, reprit le marquis, vous serez heureux l'un par l'autre, et moi, témoin de votre bonheur, j'en prendrai largement ma part. . . .

Ah ! le bonheur, continua-t-il, je l'ai aujourd'hui aussi grand, aussi complet que possible ; en retrouvant ma fille, je trouve un fils !

—Embrassez-moi, mes enfants, embrassez-moi !

Les deux grand-mères pleuraient dans les bras l'une de l'autre. Le général et le docteur se serraient les mains avec effusion.

A l'autre extrémité de la chambre, Rosina Balti, agenouillée, marmottait une prière espagnole, qu'elle adressait sans doute à Notre-Dame del Pilar.

Le marquis appela le Dr. Delteil et lui dit, en lui prenant la main :

—Nous faisons aujourd'hui un échange je vous donne ma fille et vous me donnez votre fils.

—Je reprends vos paroles de tout à l'heure, monsieur le marquis, répondit le docteur ; comme vous, nous avons deux enfants.

—A présent, mon cher docteur, il faut que je sois vite remis sur pied.

—Dans quinze jours, je vous permettrai de sortir

—Allons, fit gaiement le marquis, ce ne sera pas trop long.

Et il ajouta :

—Vous le voyez, docteur, si grandes que soient les émotions, elles ne tuent pas, quand elles sont causées par la joie.

Ce fut Mme Villarceau qui fit remarquer qu'il était plus de huit heures et qu'il fallait se séparer.

Déjà Mme Delteil devait être inquiète ; et puis on avait tant de choses heureuses à lui apprendre !

Thérèse déclara qu'elle voulait rester auprès de son père avec Rosina.

Elle écrirait une petite lettre que le chasseur de l'hôtel porterait à Mme Martinet.

On se quitta, en se promettant de se revoir le lendemain.

Le docteur se rappela que Forestier l'attendait et qu'il avait promis au misérable de revenir dans la soirée.

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

**Nouveautés  
- Pour la - Saison**

**1895**

Nous avons le plus joli choix d'Étoffes du printemps encore vu ici. Notre assortiment est très varié et nos qualités des plus belles.

CREPONS EN COULEURS  
CREPONS NOIRS

GRENADINES DE LAINE  
GRENADINES DE SOIE

**Nouveau Drap-Couverte  
Nouveau Drap-Couverte  
Costumes Soie et Laine  
Costumes Soie et Laine**

**SOIES ! SOIES ! !**

Soies nuancées, Soies brochées  
Soies noires, Soies de couleur  
Soies unies de toutes sortes, etc.  
Soies pour Blouses  
Soies pour Robes  
Soies pour Garnitures  
Etc. Etc. Etc.

**John Murphy & Cie**

**2343 Rue Sainte-Catherine**

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix  
**TÉLÉPHONE 3833**

MAISON FONDÉE EN 1852

**C. LAVALLÉE**

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

**35, COTE S T-LAMBERT**

MONTREAL

**Un LEZARD  
DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racines, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

**Z. BRABANT**  
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

**GLACIERES ! ~ SORBETIERES !**

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

**HAMMACS** \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 RUE SAINT-LAURENT 6

**LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE**

*Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes*

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

**Bureaux : 1866, Ste-Catherine**

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS

Tél. Bell 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les Mercredis

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

**PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS**

Tirage public tous les mercredis à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

**POUDRE**

— POUR —

**LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

**LA PHARMACIE NATIONALE**

216, SAINT-LAURENT

MONTREAL

**MESDAMES**

Toutes les dames élégantes  
Emploient.

**"CREME LA SIMON"**



Mme ADELINA PATTI dit :  
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons Gercures Engelures

**J. SIMON, PARIS**

Agent général pour le Canada :

**C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal**

**GEORGE VIOLETTI**

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

**No 17, RUE GOSFORD**

MONTREAL

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal*

Tous les hommes d'affaires reçoivent

**LA PRESSE**

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 Avril 1895

**43,206**

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL



**PLUS DE CHEVEUX GRIS**

AVEC L'USAGE DU

**"LUBY"**

LE LUBY n'est pas une teinture mais restore la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égal pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la meilleure préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

**A. DANAIS, L. C. D.**

CHIRURGIEN-DENTISTE



**45 RUE ST-LAURENT**

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde Vulcaïte, avec de magnifiques genévies en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**PATENTS**  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.